

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Romans

Volume 20, numéro 2, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13269ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1997). Compte rendu de [Romans]. *Lurelu*, 20(2), 20–36.

Rémy Simard
L'HORRIBLE MONSTRE

Éd. Les 400 coups, coll. Bonhomme Sept Heures,
1997, 36 pages.
3 à 8 ans, 8,95 \$

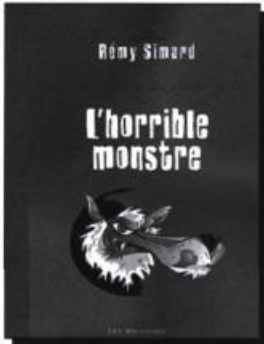


Figure marquante du monde québécois de l'édition, Rémy Simard est un homme aux talents multiples : illustrateur, bédéiste et auteur de romans pour la jeunesse; il dirige de surcroît la maison d'édition Kami-Case, consacrée à la bande dessinée. Si on peut reprocher à cette dernière de se faire plutôt rare ces dernières années, et de se cantonner sans audace à un bassin d'auteurs ayant déjà fait leurs preuves dans *Croc*, les albums publiés y sont généralement bons. Simard est un illustrateur de haut calibre qui semble toujours en évolution. Dans son travail graphique, qu'il soit destiné aux jeunes ou aux adultes, il affectionne un trait qui rappelle le cubisme et certains illustrateurs du *New-Yorker*.

L'horrible monstre joue sur une question : Qui est le plus horrible des monstres? Les illustrations pleines pages, accompagnées de courtes phrases, recensent les phobies et les fantasmes qui hantent l'imaginaire de nos charmants bambins, du «requin qui nagerait dans ton bain» jusqu'à «maman quand elle te force à manger tes légumes», en passant par «l'ogre qui te mangerait tout cru», pour, finalement, les ramener à un questionnement sur eux-mêmes. De manière fort louable, *L'horrible monstre* introduit donc l'enfant à l'introspection et à l'altérocentrisme, et ce d'une manière humoristique, sans excès de moralisme.

Les adultes eux-mêmes ne manqueront pas de savourer l'esthétique de Simard. Si le pli de la reliure fait perdre une partie de l'effet des dessins qui s'étendent sur des pages doubles, le propos et les illustrations réalisées par ordinateur ne manquent pas de saveur.

Denis Lord
Chroniqueur en bande dessinée

ROMANS

Emmanuel Aquin
LE PIGEON DOUDOU

Illustré par Claude Cloutier
Éd. du Boréal, coll. Boréal Junior +,
1997, 192 pages.
10 ans et plus, 7,95 \$



Même après avoir lu le premier titre de la série, même avec l'aide du *Guide glubien pour les incultes*, même sans avoir sauté une seule page (un exploit!), je n'arrive pas à résumer cette histoire confuse qui m'a tout simplement ennuyée. D'autres que moi n'avaient pas apprécié *Le Sandwich au nilou-nilou* qui précède ce titre-ci (voir *Lurelu*, automne 1996) et je suis convaincue que le signataire de la critique du *Sandwich* n'aurait pas de meilleures choses à dire sur le *Pigeon*.

Qui s'intéressera à un héros aux goûts plus que douteux entouré de personnages sans tête (à l'image des politiciens et des journalistes, selon l'auteur) dans un décor de décombres puants, de plaies béantes, de moisissure et de saletés? Je ne vois aucun jeune qui sera captivé par ce texte abracadabrante, loin de l'humour «pipi-caca» que les enfants adorent par ailleurs.

Peut-être la complexité de la culture ban-bloumienne et celle de l'Empire glubien m'échappent-elles, peut-être suis-je trop vieille, peut-être n'ai-je pas l'habileté mentale pour entrer dans l'univers aquien fils... Je vous en prie, quelqu'un, aidez-moi!

Ginette Guindon
Bibliothécaire, bibliothèque de Montréal

Linda Bailey
TERREUR CHEZ LES CARNIVORES

Traduit par Hélène Vachon
Éd. Héritage, coll. Alli-bi,
1997, 252 pages.
10 à 14 ans, 7,99 \$

Stéphanie Diamond, attachante petite dé-lurée de douze ans, fille de Vancouver à Winnipeg où elle va dénouer une mystérieuse affaire de vol de plantes carnivores.

Avec Joe, dix ans, elle a déjà réussi plusieurs enquêtes dont son assistant, en

vrai gars, s'attribue le mérite. Mais Stef (pour les intimes) cherche moins la gloire que la solution. Le cliquetis des fausses médailles de son complice l'amuse. Plongée dans un nid de suspects plus troublants les uns que les autres, Stef déjouera l'obstacle des fausses pistes et rétablira la situation dans l'honneur.

L'auteure, Linda Bailey, brosse des décors, provoque des tempêtes, brouille les pistes et fait bouger son petit monde avec un humour qui frôle la profondeur. La magie rafraîchissante naît de la fusion de l'intrigue à l'écriture fluide bien servie par la traduction d'Hélène Vachon. Ce livre pétillait des qualités si intenses chez les jeunes : la curiosité, la débrouillardise, l'énergie, l'humour tonique. Linda Bailey a l'enthousiasme communicatif. Elle m'a rendu ma bonne humeur un jour de rogne.

Que dire de plus d'un livre qu'on aime, bien traduit, trop vite traversé et qui vous laisse un sourire à l'haleine fraîche?

Les amateurs d'intrigues bien enlevées seront heureux d'ajouter Stef et toute sa bande à la galerie des personnages littéraires qui les enchantent.

Bon voyage à Winnipeg et vive la bonne humeur dans le malheur!

Michel-Ernest Clément
Libraire

Yves Beauchemin
ALFRED ET LA LUNE CASSÉE

Éd. Québec/Amérique, coll. Bilbo,
1997, 188 pages.
8 ans et plus, 7,95 \$



Vous connaissez Alfred, ce rat devenu le fidèle compagnon d'Antoine? Il y a deux ans, il quittait ses parents après une sérieuse dispute, et il ne les a pas revus depuis. Mais, avec le temps, sa rancune a fondu et, depuis un mois, il cherche en vain à les retrouver. Il a exploré tout le Vieux-Longueuil en commençant par le bureau de poste, leur dernier domicile connu, mais sans succès. Cette situation le rend malade. Un soir, il confie son drame à la famille Brisson. Motte de Beurre, le chat de la maison, le met en

contact avec un matou qui dirige un bureau de renseignements sur la circulation des rats. Lancé sur une piste, Alfred entraîne avec lui Antoine et ses amis Michel et Robert dans une aventure abracadabrante afin de découvrir le lieu où sont séquestrés ses parents.

En librairie, l'illustration tout en rondeur de la page couverture de ce livre, signée Mireille Levert, avait attiré mon attention et ce titre nous annonçait une nouvelle aventure d'Antoine et Alfred, alors que la deuxième histoire venait tout juste de paraître. Je ne l'avais pas et la lecture de la première remontait déjà à quelques années; j'en gardais donc un souvenir flou. Dès les premières pages, je manquais de points de repère pour saisir certaines allusions, mais surtout pour comprendre le lien qui unissait Alfred à Antoine et à sa famille. Car, dans ce récit, Alfred est vraiment insupportable. Je n'arrivais pas à m'expliquer pourquoi toute la famille était bouleversée par son histoire, pourquoi celle-ci était prête à remuer ciel et terre pour l'aider, alors qu'il passait son temps à insulter tout le monde. La lecture des livres précédents, surtout du premier, m'a aidée à saisir ce lien et à comprendre qu'Alfred a toujours eu un mauvais caractère; mais, dans ce troisième livre, il dépasse vraiment les bornes. Cette fois, la tendresse n'est pas au rendez-vous. Même si l'auteur fait parler des rats, rien ne justifie son vocabulaire et ses expressions qui sont parfois d'un goût douteux : «Eh bien toi, tu as de la pisse de chat dans tout le chat. Tu es un urinoir ambulancier. Tu pue tellement qu'on te refuserait au dépotoir.» (p. 89) L'utilisation d'un tel langage crée un décalage entre la qualité des dialogues et celle des descriptions. De plus, la narration est parfois alourdie par des informations totalement superflues ou sans signification : «La mauvaise humeur d'Antoine fila par ses oreilles et se retrouva dans la tête d'une petite fille en Bulgarie.» (p. 76) Dans cette histoire sans grande originalité, on concède dès le départ que la vraisemblance ne sera pas de mise, mais il est tout de même étrange que les trois garçons et les trois rats bien pensants, qui ont l'usage de la parole, ne songent pas une seconde à appeler la police pour demander du secours, car ils sont prisonniers sur une île en pleine inondation, alors qu'ils utilisent un téléphone cellulaire pour tenter de joindre leurs parents qui, bien sûr, sont absents.

Bref, un roman à réserver aux inconditionnels de cette série.

Céline Rufiange
Orthopédagogue

Claude Bolduc LE MAÎTRE DES GOULES

Éd. Vents d'Ouest,
coll. Roman ado,
1997, 164 pages.
12 ans et plus, 8,95 \$



Certains récits d'horreur parviennent à toucher un large public car ils misent sur des sentiments de frayeur ainsi que sur un scénario réaliste. D'autres, plus éloignés de la réalité, font appel au monde imaginaire et touchent un public plus restreint. *Le maître des goules* appartient à la seconde catégorie.

Le tout débute un soir d'Halloween alors qu'Alain décide par plaisir de prendre en filature un fêtard particulièrement bien costumé. L'adolescent le suit jusque dans un cimetière où il est témoin d'un événement macabre. Comme il est un témoin gênant, il sera pris en chasse par un criminel. Résultat : l'adrénaline du lecteur monte autant que celle d'Alain!

La première des trois parties, intitulée «L'homme en noir», est plutôt bien réussie. La plupart des lecteurs, à mon avis, s'identifieront naturellement à Alain, un adolescent qui vit des moments de terreur à vous glacer le dos. Le roman nous amène par la suite dans un monde souterrain et cauchemardesque, et n'accrochera que les mordus de fantastique. On y retrouve de nombreux tunnels sombres ainsi que des maîtres vaniteux occupés à absorber de l'énergie pour étendre leur territoire. Cette énergie alimentera le terrible combat des maîtres qui constitue le point culminant du récit. À mon avis, le combat s'allonge inutilement et dilue l'attrait des personnages que l'auteur a su bien rendre dans la première partie du récit.

Le maître des goules est taillé sur mesure pour un public adolescent, qui reconnaîtra son époque dans «Une puanteur comparable à celle des poubelles du MacDonald's pendant les journées les plus chaudes de l'été». D'autres éléments, tels la splendide Sirconia, le langage québécois juste et mordant ainsi que le cadre de la ville de Hull, constituent des ingrédients accrocheurs.

Pour terminer, une goule, c'est un être essentiellement souterrain qui se nourrit de corps en putréfaction. Pour ceux qui apprécient vraiment les récits d'horreur!

Louis Laroche
Enseignant au primaire

Roger Cantin LA VENGEANCE DE LA FEMME EN NOIR

Éd. du Boréal, coll. Junior Plus,
1997, 216 pages.
10 ans et plus, 7,95 \$



Nous voici replongés dans l'univers trépidant et complètement tordu du scénariste Roger Cantin, avec la suite de *L'assassin jouait du trombone*. On y retrouve les mêmes personnages : Augustin Marleau, maître tordu contesté de la bêtise et des embûches, Grasselli, l'inspecteur entêté, qui épie obstinément les faits et gestes de Marleau et Elkin, le criminel obscur, qui cette fois est contrôlé par une haute société de séduisantes femmes en noir rattachées à un réseau d'escroquerie. Ces personnages aux couleurs de bande dessinée évoluent dans des situations encore plus invraisemblables, à un point tel qu'on se croirait en plein surréalisme. En effet, la seule consigne au programme est la suivante : Amusez-vous!

Il s'agit d'une bonne initiative de la part de l'auteur que d'avoir publié le scénario original plutôt que d'en avoir fait une version romanesque. Cela permettra aux jeunes de se familiariser avec un nouveau genre littéraire et de découvrir un des aspects du cinéma, soit la scénarisation, avec tous les éléments techniques propres à cette forme, tels le découpage en séquences et les didascalies.

Il est légitime de s'interroger sur la nécessité d'une suite à *L'assassin jouait du trombone*, mais même si on peut parler, dans ce cas-ci, d'une recette gagnante, on ne peut nier que cela fonctionne! On prend un malin plaisir à suivre Marleau, ce héros passablement idiot mais tout de même attachant, s'empêtrant dans les situations les plus inusitées. Les dialogues sont savoureux et les quelques citations philosophiques récitées par les deux cancre de l'histoire sont hilarantes.

À la lecture du scénario, le lecteur est directement projeté sur les plateaux de tournage du film, quoi de plus amusant que de tenter d'imaginer à quoi ressemblera le produit fini sur grand écran. Mais, croyez-moi, le scénario en dit long sur la qualité du film.

Catherine Fontaine
Pigiste

Germaine Comeau
LOIN DE FRANCE

Éd. d'Acadie
1997, 216 pages.
14 ans et plus, 14,95 \$

Ce roman, qui commence dans le passé et se termine dans le futur, raconte le trajet «initiatique» du jeune Paul-Émile Stehelin vers la maturité. En effet, en 1899, le garçon, alors âgé de treize ans et demi, doit quitter la demeure familiale pour aller poursuivre des études au collège, dans un village éloigné de sa Nouvelle-France natale (ici un village de la Nouvelle-Écosse à ne pas confondre avec ce qui fut par le passé la province de Québec!). Pourtant, Paul-Émile ne restera que quelques semaines au collège. Il se sauvera à travers les bois pour revenir à la maison où il sera désormais respecté dans ses choix. Il apprendra plutôt la vie d'homme des bois, comme ses oncles l'avaient fait avant lui; il prendra lui-même ses décisions. En marchant dans les traces de ceux qui l'ont précédé et avec le soutien de sa jeune sœur, Paul-Émile trouvera sa propre destinée. En fait, *Loin de France*, de Germaine Comeau, raconte la quête de l'identité d'un adolescent : ses premières décisions affrontant l'autorité parentale, ses premières amours, ses premières grandes joies et déceptions.

De plus, par le personnage de Paul-Émile Stehelin, fils fictif de l'immigrant français Charles Stehelin, bien vrai celui-là, l'auteure raconte aussi la vie du village de la Nouvelle-France à la fin du siècle dernier, où la technologie et les découvertes étaient partie prenante du quotidien : premier village à avoir l'électricité, entreprises florissantes et harmonie entre les habitants de diverses origines. Fait intéressant, le récit se termine en 1999, année où un jeune couple trouve autour des ruines d'une maison une lettre mystérieuse, signée par Paul-Émile Stehelin. Cette fin m'a toutefois laissée sur mon appétit. J'aurais aimé en savoir plus sur ce qu'il est advenu des Stehelin. Ce saut de cent ans dans le récit aurait donc pu être moins abrupte. Malgré cette petite déception tenant à quelques pages, *Loin de France* vaut la peine d'être lu parce qu'on y apprend une foule de choses. Quant à moi, j'irai l'ouvrage consacré à la vie des Stehelin de la Nouvelle-France pour mieux comprendre la fin...

Sophie Sainte-Marie
Pigite

Denis Côté
LES PRÉDATEURS DE L'OMBRE

Éd. La courte échelle, coll. Roman Plus,
1997, 160 pages.
13 à 16 ans, 7,95 \$

Stéphanie se bute à des ombres menaçantes (des extraterrestres?) qui la poursuivent et l'effraient. Leur résistera-t-elle?

Un court roman qui se lit facilement, trop facilement, et qu'on oublie immédiatement. La première moitié du roman (même un peu plus) ne décrit que les sentiments de peur de l'adolescente; puis les événements se bousculent et l'on arrive à une conclusion hâtive, ingénieuse mais plus ou moins crédible.

Si Denis Côté qualifie lui-même son dernier roman comme étant «son plus apeurant», il ne m'a aucunement effrayée, moi qui ai pourtant peur de ma propre ombre. Je n'ai jamais cru en son personnage principal et je suis sans doute déçue par un écrivain que j'aime beaucoup.

La page couverture m'a d'abord rebutée; très racoleuse, elle est digne de la collection «Frissons», quoique très efficace et tout à fait dans le ton du récit. Les phrases et paragraphes très courts, les mots en italique pour souligner l'émotion, les exagérations typographiques (un NOOONNN en page 150 qui occupe toute une ligne!) appuient trop fortement une lecture rendue un peu ridicule. Certaines invraisemblances (tout le système électrique d'une auto que réparent deux adolescents en pleine nuit, au beau milieu d'une route de campagne), certains clichés dans le vocabulaire comme dans les situations, m'ont déçue.

Malgré tout, je suis à peu près certaine que beaucoup de jeunes apprécieront ce roman d'épouvante qui repose sur l'enlèvement d'un individu par des extraterrestres, à cause de l'immense attraction du phénomène chez les adolescents. J'aurais cependant souhaité que Côté, lauréat de plusieurs prix littéraires, travaille plus ce texte un peu trop léger à mon goût.

Même si l'éditeur cible le public âgé de treize à seize ans, on peut lire ce roman dès dix ou onze ans; déjà, à quatorze ans, on est mûr pour beaucoup plus.

Ginette Guindon
Bibliothécaire, bibliothèque de Montréal



Jasmine Dubé
TU N'ES PLUS SEUL, NAZAIRE!

Illustré par Sylvie Daigle
Éd. La courte échelle, coll. Premier Roman,
1997, 64 pages.
7 à 9 ans, 7,95 \$

Dans *Fais un vœu, Nazaire!*, premier titre de la série, «on pleurerait parce qu'un bébé gros comme un petit pois s'était décroché du ventre de maman». Cette fois-ci, le bébé était bien accroché et Nazaire, un matin, est en retard à l'école parce que, dit-il à son amie Rosette, «le petit pois est arrivé cette nuit».

L'adorable série des «Nazaire», dont les trois premiers titres cumuleraient des ventes de 45 000 exemplaires, doit son succès à un petit héros fort sympathique. On l'aime, ce petit bonhomme de sept ans curieux (que de questions pertinentes il peut poser), intelligent, sensible et drôle. On aime cette famille tendre et heureuse. Que c'est bon!

L'auteure pratique plusieurs genres d'écriture : théâtre, contes, histoires. Sa dernière création théâtrale, *Le bain*, est très appréciée et pas seulement des enfants. On y retrouve la même fine psychologie de personnages que dans Nazaire. À l'automne 1996, lors du Salon du livre de Rimouski, Jasmine Dubé recevait le prix Arthur-Buies pour l'ensemble de son œuvre.

Soulignons encore une fois avec *Tu n'es plus seul, Nazaire!* l'excellence de la collection «Premier Roman» à La courte échelle qui forme des lecteurs débutants très voraces.

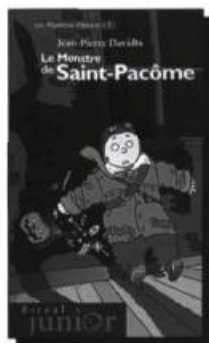
Ginette Guindon
Bibliothécaire, bibliothèque de Montréal



Jean-Pierre Davidts
LE MONSTRE DE SAINT-PACÔME

Illustré par Marc Cuadrado
Éd. du Boréal, coll. Boréal Junior,
1997, 136 pages.
10 ans et plus, 7,95 \$

À première vue, ce roman semble banal puisqu'il contient tous les éléments susceptibles de nous laisser sur une impression de déjà-vu. Un soir d'Halloween, Ariane découvre dans une maison de son village de Saint-Pacôme un monstre qui fait bouillir



des crânes d'enfants et qui enterre des cadavres dans son jardin. Mais, heureusement, une suite d'événements plus rocambolesques les uns que les autres nous sortira de notre ennui initial. Le

recit prendra des allures d'enquête policière et se terminera sur un dénouement inattendu et original. Toutes les manigances de M. Buisson servaient finalement à sauver des animaux des griffes d'une méchante compagnie pharmaceutique qui testait ses produits sur des pauvres bêtes.

Les personnages sont vivants et colorés, particulièrement celui de M. Marleau, ce Français loufoque, à la fois détective et vendeur de stylos. Ses nombreuses répliques «à la française» sont savoureuses. Un petit défaut tout de même : la témérité dont font preuve les plus jeunes, une curiosité poussée à l'extrême qui leur enlève parfois de la crédibilité. Même le plus courageux des adultes n'oserait pas s'aventurer chez un inconnu qui enterre des ossements dans son jardin.

En terminant, je dois vous faire part de mon coup de cœur pour les illustrations de Marc Cuadrado. On croirait assister à un épisode des Simpsons tant la ressemblance est frappante! Dans ce cas, c'est loin d'être un défaut, cela ne fait qu'ajouter une touche d'humour aux personnages. Tout simplement irrésistible!

Catherine Fontaine
Pigiste

Marie Dufour L'AFFAIRE ROSE DES VENTS

Éd. du Trécarré
1997, 96 pages.
9 ans et plus, 6,95 \$

L'été, une ville en émoi à la suite de la disparition mystérieuse d'objets remplacés par des compas maritimes de grande valeur. L'enquête policière piétine et trois jeunes s'improvisent détectives : voilà les ingrédients de base pour bâtir un roman jeunesse qui devrait plaire aux enfants en quête d'aventures.

D'autant plus que le suspense se déroule chez nous, à Québec, au Musée de la civilisation et dans les rues avoisinantes : les jeunes lecteurs côtoient ainsi un peu la réalité touristique de la capitale provinciale de même que le côté historique.

D'ailleurs, un volet informatif très intéressant rédigé aussi par Marie Dufour permet aux curieux de tout âge d'en apprendre un peu plus au sujet de l'histoire, de la géographie, du travail dans un musée, des expressions et du vocabulaire.

Mais, auparavant, le lecteur est entraîné sur trois pistes différentes afin d'arriver à démasquer le coupable. En effet, les trois amis ont une personnalité bien particulière : Hugo, «H₂O» est le cerveau; Raphaëlle, «l'Archange», est quelque peu excentrique et Maude, «Momo», a l'imagination un peu engourdie mais est toujours prête pour une crème glacée. Ils privilégient chacun leur suspect et font le point tous les soirs sur leurs découvertes.

Qui de l'antiquaire, de l'homme à la mallette ou de l'amiral et son chat révélera la clé de l'énigme? Laissez-vous entraîner par les hypothèses de nos détectives en herbe et je vous défie de trouver le vrai coupable de *L'affaire Rose des vents*, surnommée ainsi vu sa présence sur les compas maritimes.

Hélène Racicot-Drouin
Animatrice en lecture

Brian Eaglenor L'ENNEMIE

Éd. Héritage, coll. Échos,
1997, 272 pages.
14 ans et plus, 9,99 \$

En commençant ce roman, soyez certains d'une chose, vous n'abandonnez pas facilement la partie. Rarement un livre m'a-t-il autant captivé! L'auteur se promène entre le fantastique, l'occultisme et le mystère en tentant de demeurer le plus hermétique possible et ainsi accentuer l'impression de trouble qui se dégage du roman. Chaque page est parsemée d'inconfort et d'événements tous plus intrigants les uns que les autres. Il faut attendre la moitié du roman avant qu'on n'entre véritablement dans l'action. L'auteur prend soin de nous dévoiler ses cartes une à une, progressivement, mécanisme très déstabilisant pour le lecteur.

L'ennemie dont il est question demeure le personnage le plus complexe et le plus intéressant du roman. Sa duplicité sera l'élément crucial de l'intrigue et fera éprouver



aux lecteurs quelques frissons. J'avoue avoir été subjuguée par le magnétisme des personnages dont la crédibilité est sans faille. Le lecteur a l'impression qu'ils évoluent autour de lui et qu'à tout moment l'un d'eux apparaîtra à ses côtés. Surveillez vos arrières! Mais je ne vous dévoilerai rien de plus pour éviter de vous en dire trop, cela pourrait gâcher votre plaisir!

Loin de vouloir reconforter nos âmes sensibles, Eaglenor conclut son roman sur une fin tragique. Pour une fois, ça finit mal! Aussi, plusieurs faits restent inexpliqués et l'auteur fait appel à notre interprétation pour la suite des événements. J'aime bien cette fin ouverte qui laisse place à l'imagination.

La seule ombre au tableau est cette idylle un peu fleur bleue entre Hélène et Mark, empruntée directement aux romans adolescents américains. Sinon, ce roman est un livre passionnant qui se laisse dévorer.

Catherine Fontaine
Pigiste

Steve Fortier L'ÎLE DE MALT

Éd. de la Paix
1996, 104 pages.
10 à 16 ans, 8,95 \$

L'île de Malt fait suite à *L'Hexaèdre*, que je n'ai malheureusement pas lu malgré la recommandation qui figure au début du livre. J'ai quand même compris qu'Éric Tommasson, jeune Terrien naïf mais courageux, avait été transporté sur la planète Arquirion grâce à l'hexaèdre, une pierre magique enveloppée d'un halo bleu. Sa témérité et le succès de sa mission précédente lui ont donné assez de crédibilité pour que les habitants d'Arquirion fassent encore appel à ses services. Cette fois-ci, le jeune héros doit mettre la pierre de Walq – un cristal maléfique convoité par le Paladin noir – en sécurité, c'est-à-dire en plein milieu d'un nid de dragons, où personne n'irait la chercher. Éric, qui porte maintenant le nom d'Ulric pour voyager incognito, reçoit l'aide de la druidesse Ursim et celle d'Ol, un petit homme de la forêt que l'auteur cantonne presque dans le rôle de figurant.

Ce court roman présente beaucoup d'incongruités. Par exemple, Éric/Ulric doit suivre des cours de navigation auprès du vieux Toualk, qui lui explique patiemment que, «premièrement, un bateau ça ne marche pas, ça flotte». La leçon prend environ trente secondes, mais qu'on se rassure, à

aucun moment de l'histoire le jeune héros se retrouve à la barre. On se demande à quoi pouvait bien servir l'intermède avec le vieux loup de mer. Ensuite, lorsque la pierre de Walq se fendille, les protagonistes essaient de la réparer avec *un peu* de boue. Catastrophe! Il n'y a pas d'eau! Mais personne ne pense à cracher par terre. Cela prend le génie d'Ursim, qui se rend compte que l'urine contient beaucoup d'eau (*sic*).

Le livre présente quelques illustrations qui plairont aux amateurs de BD. Cependant, dans un autre ordre d'idées, le ton léger et résolument contemporain qu'adopte le narrateur ne sied pas du tout au récit qui, par ailleurs, est truffé de répliques très naïves. Il y a des longueurs et plusieurs personnages sont inutiles. D'après les informations biographiques, Steve Fortier n'avait que dix-huit ans lorsqu'il a écrit *L'île de Malt*. Il a encore largement le temps d'affiner son style et d'étoffer ses récits.

Laurine Spohner
Illustratrice

Michèle Fraser OPÉRATION WINDIGO

Éd. HRW, coll. L'Heure Plaisir,
1997, 120 pages.
12 ans et plus, 8,75 \$

Ça commence mal! Le jeune Tobi retrouve le policier du village dissimulé dans les buissons du mont Maïs. L'agent est couvert de lacérations et semble avoir été attaqué sauvagement par un animal. C'est à ce moment que commence la mystérieuse histoire de l'opération Windigo. Nous sommes en plein cœur du village de Calumet où habite une tribu montagnaise. Enseveli sous les croyances, ce peuple qualifie le Windigo d'esprit vengeur, de mangeur d'âmes. Intéressant!

La trame narrative est captivante, mais un détail vient rapidement refroidir nos ardeurs. L'insistance avec laquelle l'auteur décrit les divers sentiments qui animent les jeunes lors de leurs multiples aventures devient profondément agaçante. Il y a suradjectivation pour décrire les moments de panique. Tout est dit, rien n'est suggéré et nous avons donc de la difficulté à nous laisser emporter par l'émotion. L'auteur décrit plus les personnages qu'elle ne les fait vivre. C'est par leurs actions et leur manière d'être qu'on apprend à les connaître, plus que par des répliques du style :

«Une incroyable peur m'envahit!» Lorsqu'on ne croit pas aux personnages, il est difficile d'aller plus loin et c'est à mon avis la principale faiblesse de ce roman. Dommage, parce que l'auteure avait entre les mains un filon fort intéressant : l'univers étrange et impénétrable des croyances amérindiennes, qu'elle n'a malheureusement pas réussi à exploiter de manière efficace.

Il nous reste tout de même une écriture très imagée, remplie d'humour, qu'elle manie avec brio. Elle joue avec les mots et prend un réel plaisir à nous raconter son histoire. Les jeunes aimeront cette écriture colorée et vivante.

Somme toute, un bon divertissement pour les amateurs d'inexpliqué et d'inexplicable.

Catherine Fontaine
Pigiste

Bertrand Gauthier LES TÉNÈBRES PIÉGÉES

Éd. La courte échelle,
coll. Roman Jeunesse,
1997, 96 pages.
9 ans et plus, 7,95 \$

Mélanie Lapierre, sauvée par Fabien Tranchant dans *Panique au cimetière*, ne parvient pas à son tour à le libérer du cimetière à la fin des *Griffes de la pleine lune*. Elle vient tout juste de quitter cet endroit lorsqu'elle entend des voix l'implorer de venir à leur aide. Intriguée, Mélanie retourne aux abords du cimetière et rencontre alors les quintuplés Desvents qui lui demandent de leur prêter main-forte afin de délivrer le cimetière de l'emprise de Justin Macchabée. La lecture d'un vieux cahier noir et les faits troublants que lui révèlent les cinq sœurs l'incitent à s'aventurer de nouveau dans le royaume de ce sinistre personnage.

Après les deux premiers tomes, qui ont servi en quelque sorte de laborieuse mise en situation, le troisième nous offre enfin une histoire ayant une intrigue plus consistante. La présence presque constante des sœurs Desvents permet d'ailleurs de dialogues et apporte un plus grand dynamisme au récit; celui-ci est alors moins narratif et donne lieu à moins de répétitions et de redondance. Cepen-

dant, l'auteur ne cesse de justifier tous les gestes de Mélanie. Le style demeure grandiloquent. Les illustrations de Stéphane Jorisch, plus douces, plus nuancées, s'harmonisent bien au récit.

Céline Rufiange
Orthopédoque

Jacques Godbout UNE LEÇON DE CHASSE

Illustré par Pierre Pratt
Éd. du Boréal, coll. Dans la cour des grands,
1997, 88 pages.
9 ans et plus, 9,95 \$

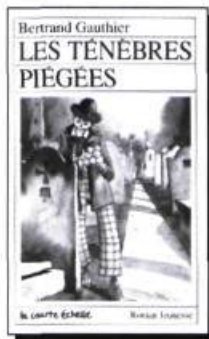
Quel est le plus bel héritage que puisse léguer un chasseur? Guy de Maupassant, vers la fin du siècle dernier, offrait un récit de chasse qu'il intitulait étrangement «Amour». Or l'inter-texte entre le conte du naturaliste normand et *Une leçon de chasse* est saisissant : même prise de conscience du chasseur, même anecdote bouleversante; mais, surtout, même simplicité, même dépouillement du style et même pureté d'émotion.

Le don pour la chasse ne s'enseigne pas. Ni la sagesse, d'ailleurs. L'intelligence? Guère plus. Les trois, toutefois, participent d'une transmission par l'exemple de la responsabilité et de la sensibilité. Précisément, c'est grâce à la finesse de l'anecdote racontée que l'auteur, nouveau venu prometteur en littérature jeunesse, réussit à composer un conte plus initiatique que didactique. Moins léger qu'une simple leçon de chasse, le roman nous présente en effet le passage d'un jeune garçon au monde des adultes, passage qui tient du rite. Il fait bien du chemin, le petit Antoine, en moins de quatre-vingt-dix pages.

Maupassant pouvait compter sur une plume qui vaut bien celle de Godbout, certes. Mais avec le concours de l'artiste Pierre Pratt, le conte de Godbout, en quelque sorte, prend des allures de bestiaire. Sobre et splendide.

Quel est le plus bel héritage que puisse léguer un chasseur? Réfléchissez trente minutes avant de répondre : lisez et regardez *Une leçon de chasse*.

Simon Dupuis
Enseignant au collégial



François Gravel
LE CAUCHEMAR DE KLONK

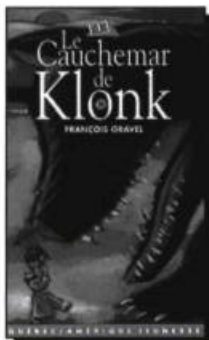
Éd. Québec/Amérique, coll. Bilbo,
1997, 128 pages.
7 ans et plus, 7,95 \$

Tout commence par un message laissé sur le répondeur par... Klonk. Dès cet instant, nous nous trouvons projetés dans une autre folle aventure, dans l'univers de ce célèbre personnage créé par François Gravel. Et n'oublions pas :

Klonk n'est plus seul! Karine, sa nouvelle épouse, vit au même rythme que lui. Ils profitent justement de leur voyage de nocces pour parcourir le monde. Bien sûr, ils veulent que leurs meilleurs amis en bénéficient aussi. C'est ce qui explique le message laissé sur le répondeur, qui se veut une belle invitation à venir les rejoindre à Venise, toutes dépenses payées! Mais ce message sera bientôt suivi d'un autre sur le télécopieur puis d'un télégramme. Chaque fois, Klonk et Karine ont changé de pays. Et puis plus de nouvelles pendant des semaines... Tout à coup une vision, un message sur l'écran de l'ordinateur... l'appel du Grand Nord! Pourquoi tous ces changements? Qu'est-ce que Klonk et Karine fuient-ils ainsi?

Si vous aviez cru que le mariage de Klonk mettrait un frein à ses aventures, vous serez ravis de constater qu'il n'en est rien. En fait, vous découvrirez que l'univers de Karine est tout aussi étonnant que celui de Klonk. Ce nouveau roman de François Gravel m'a tout à fait réjouie. D'abord, il nous entraîne dans une contrée tellement différente de la nôtre : le dépaysement est total. Et puis retrouver Klonk et Karine dans un monde qu'ils ont su, malgré tout, adapter à leurs besoins et à leurs goûts est là encore source de plaisir assuré. Mais il y a plus : tout ce mystère entourant des créatures étranges qui poursuivent Klonk et Karine depuis l'Afrique. Qui mettra fin à cette poursuite et surtout comment? Pour combien de temps? La magie a toujours su faire courir les fous. Gageons que nous serons nombreux à nous faire plaisir en découvrant cette nouvelle aventure de la série Klonk.

Luce Marquis
Bibliothécaire et animatrice



Michel Grenier
PRUDENCE,
LA PRINCESSE TÉMÉRAIRE

Éd. Héritage, coll. Échos,
1997, 208 pages.
12 ans et plus, 9,99 \$

Prudence, princesse surprotégée, se révèle, au contraire de son prénom, très téméraire. En fait, elle ignore totalement ce qu'est la peur. À la suite d'une punition de son père le roi, elle fugue et rencontre un jeune orphelin, Philémon, peureux comme tout et surnommé «Casse-cou»!

Ensemble, ils vivront diverses aventures dont le déroulement et la conclusion vont à l'encontre de ce à quoi le lecteur s'attendrait. Tout d'abord, Prudence manque de se noyer, comme s'est noyé son frère avant qu'elle ne naisse (c'est pourquoi elle est surprotégée par ses parents et que sa route est semée d'interdits qui l'étouffent). Ensuite, les deux jeunes rencontrent le «méchant» géant qui se révèle tout à fait compatissant, prévenant et doux comme un agneau. Après avoir repris des forces, ils repartent à l'aventure et... une horde de loups attaque les deux jeunes. Prudence ne s'en laisse pas imposer et devient leur chef.

Quant à moi, c'est l'arrivée des loups qui marque la partie la plus intéressante du livre, quoiqu'elle renferme beaucoup d'incohérences et qu'elle ne soit pas assez détaillée à mon goût. Mais tout cela passera probablement inaperçu aux yeux des jeunes lecteurs et lectrices. Il faut quand même laisser de la place au rêve puisque ce récit a gardé l'esprit d'aventure des contes d'autrefois, tout en étant présenté à la sauce d'aujourd'hui, sans racisme ni sexisme.

C'est un texte somme toute bien écrit et, compte tenu de son vocabulaire et des mots peu usuels qu'on y trouve (géniteur, précepteur, décontenancer, prédateur, manant, sérénissime...), on peut dire qu'il est adapté à la clientèle visée. J'avoue que de tels mots m'ont agréablement surpris car ils obligent les jeunes à élargir leur vocabulaire; il faut dire aussi que le contexte s'y prêtait et que cela rend l'histoire d'autant plus crédible.



Le récit commence un peu lentement avec tous les interdits que Prudence doit subir. J'ai trouvé les quarante premières pages un peu trop lentes et je suis passée bien près d'abandonner. L'histoire prend ensuite sa vitesse de croisière pour atteindre son point culminant avec les loups. L'intérêt est quand même bien soutenu tout au long du récit et on y trouve les valeurs de tout temps véhiculées, dont celle-ci : «le Bien triomphe toujours du Mal». On y trouve aussi cette autre valeur qu'on préconise de plus en plus aujourd'hui (et avec raison) : une fille peut faire la même chose qu'un garçon.

Un petit livre qui ravira tous les jeunes qui ont l'aventure au cœur.

Ginette Girard
Infographiste

Jean-Louis Grosmaire
LE LOUP AU QUÉBEC

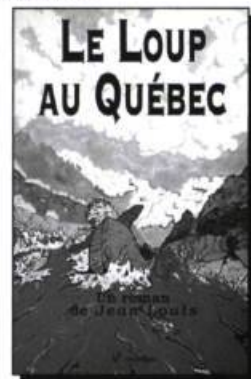
Éd. Vermillon
1997, 220 pages.
[12 ans et plus], 12 \$

Avez-vous déjà entendu parler de touristes français victimes d'une tornade et d'un enlèvement doublé d'une demande de rançon lors d'un seul et même court séjour au Québec?

Moi non plus. C'est pourtant ce que nous propose *Le Loup au Québec*, un roman d'aventures difficile à prendre au sérieux.

Déjà célèbre chez nous, un adolescent parisien nommé le Loup accompagne ses parents et son jeune frère pour des vacances très spéciales au Québec. Mais voilà qu'une bande de criminels profite d'une visite familiale au Musée des civilisations de Hull pour s'emparer de la vedette et exiger une rançon. Une famille amérindienne vivant à côté du repère des brigands viendra à sa rescousse, pour ensuite se lancer dans une fuite risquée et pleine de rebondissements en forêt québécoise.

Une fois passé le sentiment de nager dans l'invraisemblable, j'ai découvert avec plaisir la qualité de l'évocation nostalgique qui caractérise les premiers chapitres. J'ai également apprécié la touche d'humour apportée par l'Agneau, le jeune frère du Loup qui parle verlan devant des Québécois



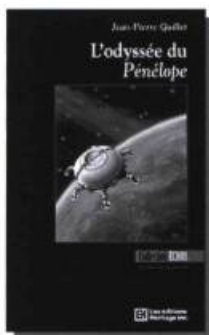
héberlués. Pour le reste, la qualité du texte varie selon les passages : elle est de très bonne à douteuse. Une phrase comme «Atuk, le vaillant, clopine en arrière, j'ai l'impression qu'il sourit, pas si bêtes, ces animaux!» n'a rien pour retenir l'attention du lecteur.

Le Loup au Québec représente en fait la suite d'un autre roman du même auteur et peut, selon l'éditeur, être lu indépendamment. Pour ma part, l'agacement d'être tenu dans la plus complète ignorance en ce qui concerne l'improbable popularité dont jouit le Loup ne m'a pas encore quitté.

Louis Laroche
Enseignant au primaire

Jean-Pierre Guillet L'ODYSSÉE DU PÉNÉLOPE

Éd. Héritage, coll. Échos,
1997, 304 pages.
14 ans et plus, 9,99 \$



Il y a longtemps que l'auteur Jean-Pierre Guillet possède une avance considérable sur l'ère dans laquelle nous vivons. De fait, son imaginaire se situe déjà en plein cœur du XXII^e siècle, plus précisément en l'an 2135. Et par les temps qui courent, il n'est vraisemblablement pas dans la lune... mais plutôt sur la planète Mars. Toutes les conditions y sont favorables : la Terre et Mars se retrouvent au point le plus rapproché de leur orbite, le niveau de radiation dans le grand canyon martien est retombé sous le seuil tolérable et tous les membres de la nouvelle station spatiale Lagrange sont bien déterminés à remporter cette course dans l'espace : elle consiste à retrouver les restes de l'expédition Fitzchab, disparue depuis plus de soixante ans. L'enjeu : cinquante millions de crédits! Or, le capitaine Grount et sa troupe en verront de toutes les couleurs et devront mettre à l'épreuve leur instinct d'endurance et de survie...

Décidément, je trouve que l'imaginaire de cet auteur n'est pas à la portée de tous. Pour un lecteur dont les tendances ne sont pas orientées plus qu'il ne le faut vers la science-fiction – comme moi –, ce roman nécessite un effort de lecture soutenu et assez particulier. L'intrigue de *L'odyssée du Pénélope* présente une structure plutôt com-

plexe et recherchée. J'ai dû prendre bon nombre de notes, et les reviser à maintes reprises, afin de mieux visualiser les différentes phases de cette expédition spatiale. En revanche, je dois reconnaître que Jean-Pierre Guillet possède un vocabulaire très riche et un style qui se marie admirablement bien à l'atmosphère et au ton scientifique de son roman. Un livre, donc, qui plaira sans aucun doute aux grands initiés de la S.F., dans son acception la plus pure.

Sophie Gaudreau
Libraire jeunesse

Marie-Francine Hébert UN OISEAU DANS LA TÊTE

Illustré par Philippe Germain
Éd. La courte échelle, coll. Premier Roman,
1997, 64 pages.
7 à 9 ans, 7,95 \$



Huitième de la série «Méli-Mélo», *Un oiseau dans la tête* est le dernier-né de Marie-Francine Hébert. Maniant avec toujours autant de finesse la réalité et l'imaginaire, l'auteure nous entraîne sur les ailes d'un oiseau, source de créativité.

Méli-Mélo est cette petite bonne femme énergique qui souvent, malgré elle, se retrouve dans des situations aux frontières du réel. Elle nous fait partager autant ses doutes que sa capacité merveilleuse à se laisser porter par l'inexplicable. La plume de Marie-Francine Hébert, belle et efficace, nous chatouille ici d'expressions et de mots empruntés au chat et à l'oiseau. La méfiance reconnue de ces deux animaux est intelligemment exploitée et s'exprime dans une dynamique de jeu entre la «méchante» remplaçante qui impose un travail d'arts plastiques et Méli-Mélo qui se fait injustement traiter de cervelle d'oiseau. Habile prétexte pour décortiquer le processus créatif : trouver l'idée en soi, se l'approprier et l'actualiser. Ceux et celles qui ont déjà parcouru d'autres titres de la série reconnaîtront ici la formule de Marie-Francine Hébert, à mi-chemin entre le rêve et la réalité, le quotidien et l'illusion. Assurément le lecteur y glanera des phrases joliment tournées et se confrontera en fin de parcours au doute : comment départir le vrai du faux?

Et pourtant, au-delà d'un agréable plaisir de lire, l'adulte qui parcourra ce dernier

titre de Marie-Francine Hébert éprouvera un certain malaise oscillant entre ce charme incontestable et l'agacement qui succède aux premières impressions. D'un livre à l'autre, l'auteure reprend le même schème, maniant réel et imaginaire au point de les confondre. L'enfilade des titres effrite indubitablement la fraîcheur, la candeur et la surprise des benjamins de la série. Nul doute que l'auteure saurait exploiter avec autant de bonheur d'autres registres. Selon qu'on aime être séduit par la nouveauté ou qu'au contraire le connu nous fidélise, les réactions seront variées.

Claire Séguin
Bibliothécaire

Monica Hughes LA GOUTTE DE CRISTAL

Traduit par Dominik Parenteau-Lebeuf
Éd. Héritage, coll. Échos,
1997, 256 pages.
14 ans et plus, 9,99 \$



2011. C'est la sécheresse. En accouchant, la mère de Megan et d'Ian meurt avec son bébé. La vie est maintenant impossible dans ce pays désertique. Poussés par l'espoir de retrouver un oncle vivant dans les Rocheuses, les enfants entreprendront une odyssée qui les mènera sur une route parsemée de dangers. Avant de partir, Megan mettra à son cou la goutte de cristal suspendue à la fenêtre de la cuisine. Ce sera son porte-bonheur. Ils vaincront leur peur et seront aidés par de généreux samaritains. Oui, la route sera longue, périlleuse et la soif sera leur lot. Mais cette quête leur fera découvrir un monde d'espérance et de solidarité.

Une des grandes qualités de ce roman est la vraisemblance. L'auteure nous projette dans l'avenir que nous nous préparons par notre surexploitation de la Terre et de ses ressources. Elle y intègre des personnages qui ne connaissent que ce monde et qui ont toujours dû se battre pour manger et trouver de l'eau. Ce sont des êtres courageux et débrouillards désirant survivre. On voit bien que ces préoccupations habitent Monica Hughes. Megan et Ian agissent comme ses messagers.

Entrecoupés par des inscriptions imagées et vivantes, les dialogues nombreux et

au ton parfaitement maîtrisé nous laissent découvrir les personnalités de Megan et d'Ian. La sœur protège et encourage son jeune frère. Celui-ci la trouve trop protectrice. Puis les rôles seront inversés et Ian se révélera tout aussi ingénieux que sa sœur. Ils feront face ensemble à l'adversité et vivront les moments heureux main dans la main. Tout cela est profondément humain.

Il n'y a aucun temps mort. Les événements s'enchaînent naturellement. Le lecteur partage tout à fait les angoisses des héros, il est là près d'eux.

Voilà un excellent roman d'aventures qui fera réfléchir... et donnera soif.

Édith Bourget

Artiste multidisciplinaire

Daniel Jasmin LE SOUS-MARIN À PÉDALES

Éd. Quebecor
1997, 72 pages.
7 ans et plus, 7,95 \$

Depuis le début des vacances, Vincent, le grand frère de Julie, cache quelque chose à sa sœur. Il disparaît toute la journée, ne revenant à la maison que pour manger. Julie a tôt fait de découvrir son secret : il a construit un sous-marin à pédales!

Écrit dans un style direct et dynamique, le roman offre un déclencheur intéressant : le sous-marin à pédales. Malheureusement, il représente également la seule intrigue du récit qui tombe rapidement à plat, le titre la dévoilant au lecteur et le personnage principal l'élucidant dès le début. De plus, l'histoire présente de nombreux clichés et plusieurs lieux communs : une vieille maison ressemblant à un château hanté, qui sert de demeure à un savant fou et à une petite sorcière, un lac habité par un monstre, un couple venu d'un pays lointain, à qui personne n'adresse la parole.

Plusieurs faits sont incohérents : le sous-marin pénètre dans une grotte au fond du lac alors qu'il est relié à la surface par un tuyau visant à assurer l'approvisionnement en air. Dans cette caverne, il n'y a plus d'eau et pourtant le sous-marin continue à avancer normalement.

À la fin, tous les habitants du lac, qui ne se parlaient pas, deviennent amis. Les illustrations manquent de clarté et n'ap-

portent rien au récit. Un petit roman vite lu et vite oublié.

Céline Rufiange

Orthopédagogue

Nadya Larouche ALERTE À LA FOLIE

Éd. HRW, coll. L'Heure Plaisir,
1996, 120 pages.
12 ans et plus, 8,75 \$

Deux adolescentes découvrent que les achats compulsifs des gens de leur entourage sont liés à des messages subliminaux diffusés à la télévision. Avec l'aide de deux alliés, elles cherchent et trouvent la coupable, qui sera punie.

«Bof!» fut le premier commentaire qui m'est venu après cette lecture. J'ai fait lire ce roman à mon fils de treize ans. «Et puis?» – «Bof!» Le thème est original mais l'histoire et le déroulement de l'action sont si peu crédibles que le lecteur n'accroche pas vraiment.

Par contre, Nadya Larouche a un certain talent, son récit se lit bien, le style est léger et vivant. Une auteure que je continuerais donc à suivre, malgré une première déception.

Johanne Gaudet

Enseignante au primaire

Nadya Larouche CAUCHEMAR SOUS LA LUNE

Éd. HRW, coll. L'Heure Plaisir,
1997, 120 pages.
12 ans et plus, 8,75 \$

Cauchemar sous la lune est le neuvième livre de Nadya Larouche, tous publiés chez HRW dans la collection «L'Heure Plaisir». Un guide pédagogique vendu séparément accompagne chacun des ouvrages de la collection; il propose des activités d'animation, de lecture, des documents reproductibles et des fiches d'évaluation et d'enrichissement.

Après le divorce de ses parents, Lucas souhaite prendre du recul et s'éloigne des tensions que la rupture a laissées en s'engageant comme garçon de ferme pour l'été. Du matin au soir, l'adolescent s'occupe de l'entretien du poulailler, loin du béton de la ville mais aussi des agréables parfums des fleurs des champs qui ne poussent pas dans la crotte de poule. Dans sa hâte de profiter pleinement de la danse du samedi soir de Portage Milling, Lucas casse son

miroir, ce qui permet à son reflet de s'extirper de ce monde de l'autre côté du miroir pour venir hanter la vie de Lucas. Parfaitement semblable de corps, mais de caractère opposé, le double commet des coups pendables pour lesquels Lucas est accusé. Soutenu par Aristide, un vieil homme un peu fou fêré de magie, et par Isabelle, sensible à ses malheurs et à ses charmes, Lucas se libère de son reflet encombrant.

Quoique simple et sans surprise, l'intrigue de ce roman fantastique est bien menée. Les personnages servent l'action. Les descriptions en sont presque absentes. Une lecture facile pour passer le temps un jour de pluie, comme le sable qui coule d'un sablier retourné : des mots, des phrases pour égrener le temps. Mais si la lecture est recherchée pour sa vertu à façonner l'habileté à écrire, à réfléchir, à imaginer, il faut bien avouer que tous les livres ne portent pas la vertu de la même manière ni avec la même intensité, guide pédagogique ou pas.

Danielle Gagnon

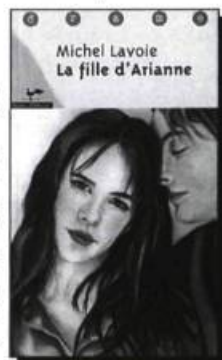
Libraire

Michel Lavoie LA FILLE D'ARIANNE

Éd. Vents d'Ouest, coll. Roman ado,
1997, 104 pages.
12 ans et plus, 8,95 \$

Arianne, dix-sept ans, vit avec sa fille Mirianne, âgée d'un an. Aujourd'hui, elle rêve d'un bonheur tranquille. Pourquoi? Qu'est-ce qui fait qu'on aspire à un tel bonheur, si tôt? Arianne a vécu des événements vraiment exceptionnels. On l'a trompée. On l'a abandonnée. On lui a pris son enfant. On le lui a redonné. Son nouvel état de mère semble si fragile et si précieux. Elle mérite le bonheur... comme si ça se méritait, comme si on n'y avait pas tout simplement droit. Quoi qu'il en soit, elle vit maintenant avec son enfant et elle découvre bientôt l'amour. D'autres aussi aspirent au bonheur et ils sont prêts à tout pour se l'approprier. Peu importe le malheur des autres, leur bonheur à eux est plus important que tout.

Il s'agit de la suite d'*Arianne, mère porteuse* publié aux Éditions Pierre Tisseyre. Je n'ai pas lu ce premier livre et j'ai l'impres-



sion qu'il serait utile, pour une meilleure compréhension des personnages et des faits, de le faire avant de commencer la lecture de ce second roman.

Il s'agit d'un roman très dur où l'argent, même s'il ne peut quand même pas tout acheter, est roi et maître. Le thème du pouvoir que procure l'argent à ceux à qui il appartient y est surtout bien présent et très troublant. C'est pourquoi il m'apparaît nécessaire d'encourager les échanges après la lecture de ce roman afin de remettre de l'ordre dans les valeurs véhiculées à l'intérieur de notre société.

Malgré la lourdeur de certaines phrases, la formule utilisée pour raconter cette histoire – alternance entre le narrateur et les extraits du journal intime d'Arianne – est intéressante. Quant aux événements racontés, ils me sont apparus exagérés par moments. D'ailleurs, la soumission dont fait preuve Arianne dans le dernier passage de son journal me semble peu crédible.

Ce n'est pas un livre que je proposerais d'emblée à un public âgé de douze ans. Il a des chances de plaire surtout à ceux et à celles qui ont un penchant pour le mélodrame.

Luce Marquis

Bibliothécaire et animatrice

Jacques Lazure LE RÊVE COULEUR D'ORANGE

Éd. Québec/Amérique,
coll. Titan +,
1996, 152 pages.
15 ans et plus, 8,95 \$



«Un roman dur», peut-on lire au dos du livre. Et comment! Quoique j'aie beaucoup aimé *Le Rêve couleur d'orange*, je ne le conseillerais pas à n'importe quel adolescent. La dureté de ce roman ne relève pas tant d'une violence graphique (on y fait seulement allusion) qu'à l'horreur qui se cache dans le cœur humain, dans la maladie et dans la mort.

Ozrael est un soldat. Sa mission : tuer les survivants d'un village prétendument bombardé. Mais il ne le fera pas. Au contraire, il se liera même avec les enfants du village et avec Kéore, une femme enceinte, qui seuls semblent avoir été épargnés d'une étrange épidémie frappant les villageois. Mais l'enfer de la guerre ira les rejoindre

assez tôt... L'enfant auquel Ozrael s'était le plus attaché sera abattu par une rafale de mitraillette. Et c'est dans une fosse fraîchement creusée du cimetière que Kéore accouchera d'un mort-né, alors que le village sera ravagé par les bombes et le feu... Malgré tout, le roman se termine sur une note d'espoir, sinon pour la société, à tout le moins pour les deux survivants.

Bien que ce livre soit présenté comme un roman de science-fiction, il ne s'agit que d'une S.F. accessoire, ne servant qu'à simplifier le contexte politique et social du récit pour laisser place aux personnages et aux émotions. Donc, aucun préalable pour le lecteur néophyte. La remise en question de la socialisation touchera particulièrement les adolescents. Ozrael, déchiré, ira à l'encontre de tout ce qu'on lui a enseigné, même jusqu'à tuer deux des siens pour sauver sa vie ainsi que celle des enfants du village.

Il s'agit d'un roman idéologique, soit, mais le lecteur ne se sent pas sermonné. L'auteur a fait preuve d'habileté en rendant les personnages capables d'erreurs de jugement. Ils ont commis et commettent de graves fautes, ce qui les rend plus humains, plus crédibles. Pour Ozrael, à l'instar de Paul qui, après avoir martyrisé les Chrétiens, s'est vu frappé par la foudre et transformé par le pouvoir divin, le cheminement est graduel et bien plus près de nous. Et si vous vous demandez à quoi tient le titre, sachez seulement qu'il s'agit d'un poème duquel les protagonistes tireront un espoir nouveau.

Richard Cadot
Journaliste

Louise Lepire DU SANG SUR LE SILENCE

Soulières éditeur, coll. Graffiti,
1997, 224 pages.
11 ans et plus, 8,95 \$



Un roman qui gravite autour des différents problèmes que peuvent vivre certains adolescents. L'adolescence noire toute garnie : inceste, alcoolisme des parents, conflits des générations, fugue, préjugés des adultes, prostitution, drogue, homosexualité, violence, je crois bien que tout y est. Non, j'oubliais : un

suicide à la fin! Quelques lueurs s'échappent parfois : l'amitié, l'amour peut-être, le courage d'affronter la réalité...

On y retrouve le vocabulaire typique des adolescents : «Pas de pression.» «C'est quoi le problème?» «En quoi ça te dérange?» «Prends pas les nerfs!» «Capote pas!» «Tu nous les casses, mec!» «Je m'en fous-tu, moi, de ton Samuel!» Ce langage rend les personnages vivants et le récit crédible malgré tout. L'héroïne, Catherine, est bien sympathique et attachante.

Un roman que l'on pourrait qualifier de **noir**, mais qui va sûrement plaire à plusieurs adolescents qui se retrouveront inévitablement dans l'un des nombreux problèmes au menu.

Pour ma part, trop, c'est trop. C'est comme un roman dont l'héroïne serait une septuagénaire et dans lequel on parlerait surtout d'incontinence, d'ostéoporose, d'arthrite, de solitude, de maladies dégénératives, de la peine causée par la mort des amis, etc.

Par contre, je vous le recommande vivement si vous avez l'habitude de vous consoler en pensant qu'il y en a des pires que vous.

Johanne Gaudet
Enseignante au primaire

Carmen Marois OCTAVE ET LA DENT QUI FAUSSE

Illustré par Dominique Jolin
Soulières éditeur,
coll. Ma petite vache a
mal aux pattes,
1997, 64 pages.
6 à 9 ans, 7,95 \$



Robert Soulières, qui a longtemps dirigé le programme éditorial jeunesse chez Pierre Tisseyre, a fondé récemment sa maison, baptisée Soulières éditeur. Il entreprend sa carrière solo avec la mise en marché de deux collections pour la jeunesse : «Graffiti», pour les adolescents, et «Ma petite vache a mal aux pattes», dédiée aux lecteurs débutants. J'ai lu le deuxième roman de cette collection, *Octave et la dent qui fausse*, un texte de Carmen Marois qui s'est fait remarquer notamment par sa contribution à *Cyrus, l'encyclopédie qui raconte*.

Terrassé par un mal de dent, en pleine nuit tropicale, un crocodile géant nommé

Octave doit surmonter sa peur et les bruits insolites de la jungle pour enrayer sa rage de dents. Octave presse le pas jusqu'à la petite maison de Ciboulette, sa voisine sorcière de métier, espérant trouver auprès d'elle un peu de réconfort. Malheureusement, Ciboulette ne peut identifier la dent douloureuse parmi les huit cents que comportent les mâchoires d'Octave. Ciboulette l'encourage donc à traverser la jungle pour consulter un spécialiste, le dentiste Xylophone. Le dentiste musicien détecte la dent malade et bien sûr la soigne aussitôt.

L'écriture est un peu mécanique, la quête amusante et les personnages sont colorés. Le récit est construit d'une suite de décors farfelus et de détails cocasses qui dénotent une certaine richesse de l'imagination de l'auteure. On reconnaît facilement le style vivant et caricatural de Dominique Jolin dans les dessins qui accompagnent le texte. Un petit flou, peut-être provoqué par les procédés de reproduction, laisse malheureusement une mauvaise impression. La mise en pages, les choix graphiques ainsi que la présentation générale de l'ouvrage m'apparaissent un peu sobres pour se tailler une place à côté des collections colorées publiées chez Héritage et Boréal qui s'adressent aux mêmes groupes d'âge, «Carrousel» et «Maboul».

Danielle Gagnon
Libraire

Christian Martin LE POIDS DU COLIS

Éd. Vents d'Ouest, coll. Roman ado,
1997, 120 pages.
12 ans et plus, 8,95 \$



Rose fluo, jaune soleil, violet, superposition d'une carte géographique sur des personnages aux étranges expressions. La couverture à tendance psychédélique de ce roman d'action laisse présager une aventure enlevante qui conduira le lecteur aux confins de l'horreur et du mauvais voyage. Publicité trompeuse. Nous avons plutôt droit à une trame conventionnelle et à un suspense ralenti par des faits sans importance, comme la description des ablutions d'un méchant.

Paul Blouin trouve un paquet dans son sac à dos. Il l'ouvre : de la drogue. Il sus-

pecte ses camarades de classe. Au même moment, un vieux professeur disparaît, laissant une lettre à Julie, une étudiante. Julie (la petite oie blanche) livrait des colis pour le prof. Cette lettre lui apprend qu'elle fait partie du Réseau, organisation puissante vouée au trafic de drogue. Elle comprend que Paul est en danger et le convaincra d'amener le colis à Ottawa où il pourra le confier à son oncle député. Malgré plusieurs tentatives, les bandits ne pourront les empêcher d'arriver à leurs fins. Le tout se termine sur une histoire d'amour guimauve.

Écrit à l'imparfait et au passé simple, ce texte, qui aurait pourtant tous les éléments pour captiver le lecteur, manque de vigueur et d'entrain. Plus de dialogues aurait sûrement électrisé l'ensemble. Les points forts sont gommés par la longueur de certains passages inutiles. En refermant le livre, des mystères subsistent. Nous ne saurons jamais comment le colis s'est retrouvé dans les mains de Paul, pas plus que nous ne comprenons pourquoi il faut que ce dernier se rende à Ottawa pour se débarrasser du paquet. On ne saura jamais non plus ce qu'il advient du professeur. Tous les bandits sont particulièrement incompetents.

Non, *Le poids du colis* n'est vraiment pas un chef-d'œuvre du genre.

Édith Bourget
Artiste multidisciplinaire

Yves Meynard LE FILS DU MARGRAVE

Éd. Médiaspaul, coll. Jeunesse-Pop,
1997, 158 pages.
11 ans et plus, 7,95 \$

Sébastien Szeleky grandit dans le château poussiéreux de la Marche Orientale. Son père, le Margrave, s'occupe à peine de lui; il se contente tout au plus de lui apporter un jouet de temps en temps lorsqu'il revient de ses longs voyages. La Margravine, sa femme, est morte en couches; depuis, il ne s'intéresse plus à son fils. Sébastien ne s'en formalise pas trop. En effet, devrait-il vraiment regretter l'attention de cet homme tout de noir vêtu, qui ne sourit jamais? Certes non. Mais il s'ennuie cruellement dans ce grand château, car il est enfant unique et ses compagnons de jeu imaginaires finissent par disparaître à me-



sure que Sébastien vieillit. Même le fantôme de sa sœur Yseult se dissipe. Ce fantôme, il l'a peut-être créé de toutes pièces, mais il n'en est pas sûr. Aurait-elle été sa vraie sœur si sa mère avait vécu? Qui sait? Il ne lui reste pour toute occupation que l'exploration du château. En furetant dans une aile désaffectée qu'il avait évitée jusque-là, il découvre un portail magique qui l'envoie aux marches de la Lune morte, rien de moins! Une race de magiciennes s'y terre dans des forteresses souterraines, car à l'extérieur les Ennemis guettent. Par son arrivée inopportune, Sébastien provoque la méfiance d'Azinou, l'une des Suzeraines. Heureusement pour lui, il s'attire la sympathie d'un des rares magiciens mâles, Ashakh, et d'une simple Décideuse, Lorient, dont la ressemblance frappante avec sa sœur Yseult le trouble. Sébastien parvient de justesse à réintégrer son monde, mais la Suzeraine Azinou compte bien l'y traquer. L'histoire est à suivre...

La lecture de *Fils du Margrave* m'a laissée un peu perplexe. Nous passons d'une Allemagne du XIX^e siècle maussade et grisâtre à un monde magique où les personnages portent des costumes excentriques et colorés. L'ensemble manque un peu d'uniformité. Il y a aussi de curieux anachronismes. Sébastien proteste contre le mépris des magiciennes en hurlant : «Je suis une personne!» Le fils gâté d'un comte sait-il ce qu'une telle expression veut dire? Mais il reste que les personnages sont sympathiques et que la chute de l'histoire est intrigante. Quel sort Azinou réserve-t-elle à l'héritier de la Marche Orientale?

Laurine Spehner
Illustratrice

Sylvie Nicholas LE BEURRE DE DOUDOU

Illustré par Marie-Louise Gay

Lucie Bergeron À PAS DE SOURIS

Illustré par Dominique Jolin
Éd. Héritage, coll. Carrousel, Petit Roman,
1997, 48 pages et 64 pages.
6 à 9 ans, 7,99 \$ chacun

Il s'agit probablement de ma collection préférée en littérature jeunesse. Le concept de ces petits livres est simple mais efficace : histoires originales et bien écrites auxquelles se juxtaposent des illustrations vivantes et remplies d'humour, le tout présenté dans un format pratique et peu commun. Voici



donc deux nouveaux titres tout aussi amusants l'un que l'autre.

D'abord, *Le beurre de Doudou* traite des difficultés d'identité que vivent les jumeaux. Qu'arrive-t-il lorsqu'on cesse de ressembler à l'autre et qu'on doit faire son propre chemin dans la vie? Puis, survient la lune Doudou et l'idée qu'a Luna de la colorer en jaune à l'aide d'une livre de beurre. Vous verrez, il y a de quoi sourire! Ce livre nous prouve encore une fois que les enfants possèdent leur propre monde avec une naïveté qu'on devrait parfois leur envier. L'écriture est sensible et parvient, grâce à un vocabulaire approprié, à rendre les émotions vécues par les enfants de cet âge. «J'ai une grosse peine qui monte.»

Dans *À pas de souris*, nous assistons aux tribulations d'une famille qu'une série de malchances obligera à constamment retarder son départ. Un des enfants, le jeune Pierrot, veut absolument que sa souris fasse partie du voyage. Usant de ruse et défiant l'autorité, il la cachera dans le ventre de son lion jusqu'à ce que la supercherie soit découverte... Les nombreux rebondissements de cette histoire nous gardent en haleine et alimentent notre plaisir déjà présent dès les premières lignes. Par contre, un léger problème d'écriture se fait sentir; il y a surabondance de phrases courtes, ce qui donne au texte ce style saccadé.

Notre attention devrait également se tourner vers les illustrations. De ce côté, on n'a rien négligé et ce sont ces petits détails qui font la qualité des livres. Par exemple, on retrouve sur chaque numéro de page un petit dessin représentant le thème du livre. On a également grossi les traits des personnages; dans certains cas, on est même à la limite de la caricature, ce qui rend les dessins très humoristiques. Bravo aux illustrateurs pour l'aisance et la vivacité qui se dégagent des dessins!

Catherine Fontaine
Pigiste

Stanley Péan L'APPEL DES LOUPS

Éd. La courte échelle, coll. Roman +,
1997, 160 pages.
13 ans et plus, 7,95 \$

Mes lectures de Péan, anciennes et récentes, m'ont procuré des instants de joie intense. Les références au folklore et à la culture haïtienne y abondent et les dénouements sont toujours pour le moins surprenants. Dans l'univers Péan, à quoi faut-il s'attendre avec *L'appel des loups*?

Jusqu'à la situation finale, l'histoire est somme toute assez banale : Django Potel, jeune guitariste prodige, tombe amoureux de Valérie, étudiante en journalisme. Les tourtereaux se rendent bientôt compte qu'ils font le même rêve et qu'ils possèdent la même tache de naissance, signes distinctifs d'une race qui appartient à un autre monde. Django assistera, impuissant, à l'offrande sacrificielle de sa bien-aimée. Puisque c'est son choix, elle disparaîtra avec d'autres humanoïdes, dans un tourbillon de lumière bleutée. Django s'accroche à ses souvenirs; pour lui, la vie continue.

J'avais par moments l'impression de lire Stephen King. La différence entre *L'appel des loups* et ce que j'ai lu de Péan, c'est que ses autres romans s'appuient sur quelque chose : vaudou ou potion magique, folklore ou science-fiction, qu'importe! Ici, on nage dans le néant bleu.

J'avais une faim de loup, je n'ai pas été rassasié. Les jeunes, eux, friands de ce genre littéraire, en redemanderont. Au fond, *L'appel des loups* n'a-t-il pas été écrit pour eux?

Jean Doré
Enseignant au secondaire



Trois volets mais qui ne m'en ont paru que deux, tant les deux premiers semblaient se vivre au même rythme et dans le même lieu, où des animaux grandissaient en se posant des questions existentielles... Ours, harfang des neiges, perdrix et cerf traversent les saisons en un mouvement répétitif interminable malgré les belles expressions poétiques qui veulent faire réfléchir. Il n'y a pas vraiment d'intrigue ou d'intérêt soutenu dans les deux premiers volets.

C'est tout le contraire, cependant, en ce qui concerne le troisième, «Des yeux d'or», où l'on peut suivre l'évolution de deux personnages en quête de sens à donner à leur vie. L'action se déroule principalement dans la nature où la découverte d'une jeune louve abandonnée marque le début d'une belle complicité entre l'humain et l'animal fondée sur une vie à sauver et à apprivoiser. L'ambivalence de la jeune femme par rapport à la vie urbaine ou campagnarde finit par s'effacer devant un choix qui ne nie toutefois pas les avantages de l'autre. Une idylle naît timidement tant pour la femme que pour la louve retournée dans son milieu naturel où une meute de loups l'accepte dans ses rangs. À chaque été, de tendres retrouvailles ravivent la louve et la femme qui poursuivent leur route respective empreinte du bonheur tout simple mais combien intense qu'est la vie.

À qui destiner ce livre? La jaquette ne nous donne aucun indice, si ce n'est le nom de la collection, «Rêves à conter». Cependant, comme il a tendance à susciter la réflexion et à orienter la pensée, je crois qu'un adolescent pourra apprécier ce livre pour autant qu'il recherche poésie et réflexion plutôt qu'action et rebondissements. Une suggestion : commencez par lire le troisième volet, quitte à vous limiter à celui-là.

Hélène Racicot-Drouin
Animatrice en lecture

Diane Pelletier MURMURES DANS LES BOIS

Éd. de la Paix, coll. Rêves à conter,
1996, 96 pages.
[14 ans et plus], 14,95 \$

Un premier livre pour Diane Pelletier qui a choisi de nous offrir en quelques volets un conte de vie et d'amour où oiseaux, animaux et humains s'initient à la vie.

Francine Pelletier DAMIEN MORT OU VIF

Éd. Médiaspaul, coll. Jeunesse-Pop,
1997, 158 pages.
11 ans et plus, 7,95 \$

Ceux qui avaient beaucoup aimé ce *Cher ancêtre*, de Francine Pelletier, seront heureux d'apprendre qu'une seconde aventure de Max et Culdéric est maintenant



disponible dans la collection «Jeunesse-Pop» des Éditions Médiaspaul. Cette fois-ci, le fantomatique ami de Maxine est bien décidé à mettre un terme à ses cent quarante années de célibat en se lançant à la conquête d'une âme amoureuse. Mais

rendu au cimetière, Culdéric y fait la rencontre d'un spectre, en qui il a reconnu Damien, le frère de la nouvelle amie de Maxine, qui sortait d'une tombe. Le seul problème, c'est que le vrai Damien est toujours vivant! Pourrait-il être à la fois mort et vivant? Si tel est le cas, où se trouve le corps de Damien quand il se déplace à l'état de spectre? Ou alors sommes-nous simplement en présence d'un dédoublement de personnalité? Voilà la situation que Maxine et son ancêtre fantôme tentent de tirer bien au clair.

Encore une fois, ce roman de Francine Pelletier ne déçoit pas, bien au contraire. Alors que son intrigue aurait pu s'avérer prévisible et rectiligne, l'auteure nous dirige plutôt vers des avenues sans cesse renouvelées, et surprenantes, à notre pleine satisfaction. Le ton de narration est juste et laisse place à un humour qui plaît bien. Par contre, certains petits détails m'ont paru quelque peu agaçants. Ainsi, le choc temporel entre la génération de Culdéric (1857) et celle de Maxine (les années 1990) ne me paraît pas très prononcé; personnellement, je crois qu'il aurait été intéressant de le mettre davantage en évidence. De plus, je me demande pourquoi l'amitié sincère et profonde qui unit ces deux amis n'a pas laissé place au tutoiement entre eux? Il me semble que, bien au-delà du respect que Maxine éprouve pour cet «être de vécu», cela aurait fait plus naturel et les aurait rapprochés davantage. Enfin, bien que le dénouement de l'intrigue soit des plus réussis, je déplore le fait que l'auteure ait choisi de faire naître un sentiment amoureux entre Maxine et Damien. À mon avis, ce récit n'avait vraiment pas besoin de cette dernière avenue, que l'on avait vue venir, celle-là. Comme si tout bon roman devait se terminer sur une belle histoire d'amour...

Sophie Gaudreau
Librairie jeunesse

Jacques Plante C'EST PROMIS! INCH' ALLAH!

Éd. Pierre Tisseyre, coll. Conquêtes,
1997, 160 pages.
14 ans et plus, 8,95 \$

Je me suis souvent demandé ce qui poussait un écrivain à publier un récit qui met en scène des personnages d'origines étrangères, en pays étranger. Non pas que je souffre de nombrilisme ou que j'aie des préjugés envers les diverses cultures de la planète. J'ai tout simplement un point d'interrogation qui trotte dans ma tête.

C'est promis! Inch' Allah! de Jacques Plante raconte l'histoire de Fatima, une Marocaine de quatorze ans. Son père est un amoureux du désert; ils partent donc, elle et sa famille, à sa conquête.

Un jour où son père et ses deux frères se sont absentés du lieu où ils sont installés pour quelque temps, la mère de Fatima meurt empoisonnée par la morsure d'une vipère. Sur les conseils de cette dernière quelques minutes avant sa mort, Fatima court à la recherche de son père. Elle s'égare et se trouve contrainte à errer seule à travers cette immensité de sable.

En lisant ce roman, j'ai eu chaud, je me suis promenée à dos de chameau et j'ai baragouiné quelques mots arabes. Ma phobie de ce redoutable désert, cet ogre sablonneux qui emprisonne et bouffe les humains qui s'y aventurent, s'est estompée. Je me suis sentie étrangement libre. J'ai compris que le désert ne pouvait être une prison, puisqu'il est sans mur, sans plafond, sans clôture.

Je crois que là réside l'élément essentiel du roman de Jacques Plante : une liberté indescriptible qui n'est donnée qu'à ceux qui savent la saisir quand elle passe. Le point d'interrogation qui me titillait a trouvé sa réponse...

Sophie Legault
Journaliste



Raymond Plante LE GRAND RÔLE DE MARILOU POLAIRE

Illustré par Marie-Claude Favreau
Éd. La courte échelle, coll. Premier Roman,
1997, 64 pages.
7 à 9 ans, 7,95 \$

Décidément, Raymond Plante n'est pas à cours d'imagination, tout comme sa Marilou Polaire qui se lance, cette fois, dans le théâtre. Elle et sa classe adapteront la fable de Jean de La Fontaine, *La Cigale et la Fourmi*, pour en faire une version personnalisée qui deviendra *La Cigale, la Fourmi et le Maringuin*. Insatisfaite du sort de la cigale dans la fable traditionnelle, Marilou décide qu'elle sera dorénavant sauvée par un maringuin marin qui l'invitera à chanter sur son bateau durant tout l'hiver. Cette petite Marilou a du cran et rien ne l'arrête. Ce ne sont surtout pas ses petits problèmes de voix qui l'empêcheront de chanter comme une cigale. Sa voix de «rossignol enroué» deviendra beaucoup plus harmonieuse grâce à l'aide de la grande Carmina Carboni.

Raymond Plante donne ici la parole aux jeunes et leur permet de s'exprimer, mais surtout de remettre en question l'œuvre d'un grand auteur. Non pas dans le but d'initier les jeunes aux grands noms de la littérature, mais plutôt de développer chez eux l'esprit d'analyse et d'observation. La fable provoque des discussions chez les enfants; ils argumentent et émettent leurs commentaires, parfois incisifs, avec conviction et liberté sans faire de compromis. Comme quoi l'esprit critique s'apprend tôt. L'auteur invite les jeunes à prendre leur place et à ne pas avoir peur de s'aventurer en terrain inconnu. Conviés au travail créatif et à la libre expression, ils y répondront sûrement avec enthousiasme. Cette fois, pas de leçon pour les enfants, mais peut-être une pour les adultes?

En terminant, il est dommage que les illustrations ne soient pas à la hauteur du texte. Grises et plutôt ternes, elles passent pour la plupart inaperçues et on peut, dans ce cas, s'interroger sur leur nécessité.



Catherine Fontaine
Pigiste

Anne Richter
LA MALÉDICTION
DE L'ÎLE DES BRUMES

Éd. HRW, coll. L'Heure Plaisir Tic Tac,
 1997, 120 pages.
 9 ans et plus, 8,75 \$

Il se passe beaucoup de choses sur l'île des Brumes. Cet endroit est le refuge de dangereux criminels et d'un spectre pirate, gardien de trésor, qui y attend ses prochaines victimes. Cette petite histoire, en apparence amusante, l'est beaucoup moins lorsqu'on en découvre le prétexte. Effectivement, derrière les aventures de Mathieu et de son père se dessine l'ombre d'un beau principe moral. Faites le bien, sinon gare à vous, la malédiction s'abattra et vous paierez cher vos écarts de conduite. C'est le sort qui est réservé à ce Enrique de la Corda, pillier invétéré. Il doit trouver d'honnêtes gens qui résisteront à l'attrait des pierres précieuses et alors seulement il sera délivré de son mauvais sort.

Ce livre constitue en quelque sorte une leçon de vie sur le bien et le mal. On propose aux enfants le principe suivant : l'honnêteté est en tout temps récompensée et les ignobles criminels finissent toujours par se faire coincer. Tout cela passerait un peu mieux si l'auteur n'avait pas souligné cette leçon de manière aussi prononcée.

Cette histoire tout à fait inintéressante s'adresse à un lectorat peu exigeant. Il n'y a rien dans ce récit qui retient notre attention, on tourne les pages péniblement, impatient de voir arriver la fin. De plus, une autre maladresse vient troubler notre lecture. Le texte est parsemé de mots complexes, ce qui obligera le jeune lecteur à consulter fréquemment son dictionnaire. L'exercice en soi n'est pas mauvais mais le degré de difficulté de ces mots ne convient nullement au ton du texte. Plutôt que d'enrichir celui-ci, ces mots sont en rupture flagrante avec le reste; ils y ajoutent tout au plus une certaine lourdeur.

Il s'agit donc d'un roman tout à fait banal qui devrait faire partie de nos derniers choix de lecture.

Catherine Fontaine
 Pigiste

Anne Richter
LE VALLON MAUDIT

Éd. HRW, coll. L'Heure Plaisir,
 1996, 120 pages.
 12 ans et plus, 8,75 \$

Dans *Le vallon maudit*, Anne Richter met en scène deux jumeaux, une fille et un garçon de dix-sept ans, qui viennent à la rescousse de leur grand-père, un vieux berger, pour élucider la mystérieuse disparition de son fidèle compagnon, le chien Bob. Rapidement amenés sur la piste des ravisseurs, ils libèrent l'animal et mettent en échec le plan de promoteurs visant à acheter le domaine familial qui borde le fleuve pour en faire un centre estival de villégiature. L'intrigue repose sur cette assertion qui tient pour acquis que le vieil homme vendrait la terre de ses ancêtres s'il était privé de son chien, gardien de moutons. Rien de moins évident, puisqu'il est fait mention que les enfants et les petits-enfants souhaitent garder la propriété après la mort du grand-père et que les liens semblent tissés assez serrés pour que les jumeaux viennent en aide au vieil homme. Le titre ne semble pas approprié à cette histoire des crapuleuses personnes qui convoitent les deux vallons plutôt enchanteurs que maudits.

Les incohérences de la logique interne du récit ne sont pas seules en cause dans mon appréciation plutôt négative du récit : les dialogues froids sont construits d'idées et de mots qui sonnent creux. De même que les héros sans consistance et l'anticipation trop facile des péripéties ne soutiennent pas l'intérêt. En un mot, on pourrait croire que ce livre vise particulièrement le public des jeunes lecteurs en apprentissage du français comme langue seconde, ce qui expliquerait un peu la simplicité de sa forme.

Danielle Gagnon
 Libraire

Louise-Michelle Sauriol
LES GÉANTS DE LA MER

Illustré par Joanne Ouellet
 Éd. Héritage, coll. Libellule,
 1997, 96 pages.
 8 ans et plus, 6,99 \$

Ce roman met en scène, pour une quatrième fois, le jeune Yaani et sa sœur Liitia. Dans le décor glacial du Grand Nord, l'auteure nous invite à participer à la chasse à la baleine et à découvrir le mystère qui



entoure le comportement étrange de Millik, un nouveau venu qui étudie, prétend-il, dans une école du Sud. Yaani est invité par son vieil ami Kopak, chasseur et *oumialik* (capitaine), à s'initier à la chasse à la baleine, la géante boréale. «On ne va pas à la chasse à la baleine comme à la cueillette des bleuets», le prévient-il. En même temps que Yaani, on apprend tout le rituel entourant cette chasse qui non seulement sert à nourrir les Inuits durant toute une année, mais relève aussi d'une tradition ancestrale empreinte d'un respect sacré envers la nature nourricière. L'auteure nous raconte les dangers liés à une expédition dans les eaux glacées de la mer. Parallèlement à ce récit, Liitia, qui accompagne les chasseurs à titre de «rat musqué» (elle assume les corvées et alimente les hommes postés sur la banquise), démasque l'étrange Millik.

L'écriture de ce texte s'applique à décrire les personnages, leurs faits et gestes, la tradition et les rituels sans pourtant parvenir à soulever l'émotion du lecteur. Ce dernier reste un observateur «froid» et passif. Même le suspense qu'aurait pu créer le comportement étrange de Millik ne suscite pas l'intérêt désiré. Les illustrations en noir et blanc sont esquissées à grands traits. Elles recréent assez fidèlement le décor glacial de l'Alaska et se veulent représentatives de l'art inuit. Certaines sont confuses parce que trop touffues, d'autres plus réussies parce que plus dépourvues.

Louise Champagne
 Pigiste

Jacques Savoie
LES CACHOTTERIES DE MA SŒUR

Éd. La courte échelle,
 coll. Roman Jeunesse,
 1997, 96 pages.
 9 à 12 ans, 7,95 \$

Pauvre petite Adèle! Personne ne semble la voir, tous sont préoccupés par leurs affaires de grands et elle se sent bien seule. Mais qu'à cela ne tienne, elle a plus d'un



tour dans son sac! Cette petite diablesse a besoin que sa famille la prenne au sérieux, c'est pourquoi elle mettra en branle diverses manigances qui lui permettront de se faire remarquer.

Malheureusement, le récit se scinde en deux parties bien distinctes, dont l'une est tout à fait inintéressante. En réaction à la rébellion de l'enfant, la famille organise des réunions et tente d'analyser les comportements d'Adèle. On se croirait en pleine séance de psychologie infantile, cherchant les causes et conséquences de ses attitudes. Mais, à mon avis, la lecture de ces passages fera sûrement décrocher les jeunes puisqu'ils sont sans intérêt pour eux. Ils s'amuseront sans doute de voir Adèle se mettre les pieds dans les plats, aussi bien lors de sa vente-débarras qu'autour de son zoo improvisé. Pour le reste, c'est moins sûr!

Jacques Savoie n'en est pas à ses premières armes en littérature jeunesse, pourtant ce roman-ci fait plutôt amateur. Il ne s'y trouve rien d'original, en tout cas, rien qui puisse nous surprendre. Il s'éloigne des préoccupations des enfants, leur laissant entre les mains un livre qui ne les concerne pas vraiment.

Catherine Fontaine
Pigiste

Danielle Simard FOUS D'AMOUR

Illustré par Philippe Germain
Éd. Héritage, coll. Libellule,
1997, 128 pages.
8 ans et plus, 6,99 \$



Étienne vit au «bout du monde» comme il dit, seul enfant parmi des adultes qui, en plus, sont des savants fous. Ses parents, aidés d'Icare, ont créé un robot, Zen, pour lui tenir compagnie. Ce qu'ils ignorent cependant, c'est que Zen, depuis qu'il a été branché au cerveau du père d'Étienne, a mémorisé des émotions humaines. C'est donc un robot assez spécial. Mais, Étienne s'ennuie, il voudrait avoir un ami humain de son âge. Le jour où Freydis, la nièce d'Irma et d'Icare, amerrit sur le lac tranquille du petit monde d'Étienne et de Zen, bien des surprises et des folies chamboulent les cœurs et les circuits des deux amis. La blonde jeune fille

séduit immédiatement Étienne et Zen. Un robot amoureux cause bien des ennuis, surtout quand il décide de réaliser les rêves de l'élue de son cœur. Mais un robot «humain» est capable d'avoir une grosse peine d'amour et réagit en conséquence. De son côté, Étienne devient jaloux et croit perdre le seul ami qu'il avait.

Danielle Simard réussit avec brio, comme elle l'a fait par le passé avec Lia, sa petite sorcière bien-aimée, à exprimer avec sensibilité et humour les émotions liées à l'apprentissage de l'amour et de l'amitié. Son imaginaire et sa fantaisie sont mis au service d'un personnage, Étienne; cela contribue à le rendre très réel et véridique. Les illustrations sont aussi fantaisistes et débridées que les personnages. Les mises en situation sont fidèles au texte tout en y ajoutant leur grain de sel entre les lignes. Tout comme Philippe Germain, le lecteur tombe amoureux, non seulement de Freydis, mais d'Étienne ainsi que de Zen.

Louise Champagne
Pigiste

Robert Soulières UN CADAVRE DE CLASSE

Soulières éditeur, coll. Graffiti,
1997, 206 pages.
11 ans et plus, 8,95 \$



Ce dernier roman de Robert Soulières se déroule dans une école secondaire et met en scène professeurs, élèves et directeur autour d'une affaire de meurtre. Même le personnel affecté au catalogage des livres en bibliothèque ne saura demeurer indifférent à cause de la pagination loufoque du livre!

Le cadavre du professeur de mathématiques, Monsieur Choquette, honni de tous, est trouvé dans sa salle de cours dès la première période du matin. Les pistes de l'enquête policière sont nombreuses, les indices un peu débiles, nombreux et contradictoires, quant aux mobiles, ils sont aussi innombrables.

«Stand-up comique» de la littérature jeunesse au Québec, Robert Soulières parodie le genre policier et caricature à grands traits les personnages. Dans un chassé-croisé interminable qui juxtapose le récit à

des questionnaires, sondages, mots mystères et publicité maison qui n'ont pas toujours rapport au texte, l'auteur harcèle ses lecteurs par des clins d'œil parfois drôles, parfois faciles. Cet «emberlificotage» narratif me déplaît, mais je dois avouer que, malgré mes efforts à garder mes distances et mon sérieux, j'ai beaucoup ri. Sans oublier les jeux de mots, les formules stylistiques recherchées dûment commentées, les nombreuses parenthèses explicatives et les allusions aux vedettes du sport, de la télévision, et aux personnages politiques dans des contextes souvent sans rapport, qui m'ont aussi amusée.

En tout cas, l'enquête est résolue par l'inspecteur et son assistante Élisabeth Chamberland, le coupable n'a jamais éveillé de soupçons, les aventures amoureuses de la professeure d'anglais sont démasquées, et les méthodes douteuses du médecin légiste dévoilées. Tout pour arracher un rire!

Danielle Gagnon
Libraire

Gilles Tibo CHOUPETTE ET SON PETIT PAPA

Illustré par Stéphane Poulin
Éd. Héritage, coll. Carrousel,
1997, 44 pages.
6 à 9 ans, 7,99 \$

Mireille Villeneuve MASTOK ET MOUSTIK

Illustré par Daniel Dumont
Éd. Héritage, coll. Carrousel,
1997, 64 pages.
6 à 9 ans, 7,99 \$

J'aime beaucoup la collection «Carrousel». Même si tous les textes ne sont pas du même calibre, chaque roman nous réserve quelques notes de fantaisie, une présentation soignée et des illustrations abondantes. Certains m'ont littéralement envoûtée.

Chouquette et son petit papa fait partie de ces petits bonheurs qui vous donnent des ailes au cœur. Le texte de Tibo, tendre, imagé, caressant et plein de charmantes surprises, coule comme un ruisseau printanier. À cette légèreté se greffent les personnages aux allures de marionnettes de Stéphane Poulin, des personnages amusants,



bien typés, habillés de sombre et qui semblent sortis d'une autre époque. Texte et illustrations se marient parfaitement et donnent à l'ensemble un côté universel et intemporel. De l'excellent Tibo. De l'excellent Poulin. On est parfois bien gâtés dans la vie!

Choupette a un petit papa distrait qui a passé toute son enfance dans les jupes de sa mère. Il avait donc bien peu de liberté. Il ne pouvait pas se baigner, ni s'éloigner avec son vélo. Ses lacets attachés à ceux de sa mère, il avait un rayon d'action bien limité. Mais, maintenant, il rattrape le temps perdu. Il saute joyeusement dans les flaques d'eau et caresse tous les chats qu'il rencontre. C'est le premier jour d'école pour Choupette et son père l'accompagne, ce père enfant qui aura une réaction étonnante en pénétrant dans la cour d'école.

Après bien de jolies anecdotes, le roman se referme sur le dessin du petit garçon sortant d'une coquille d'œuf.

Pour sa part, *Mastok et Moustik* joue sur un registre tout à fait différent. Mireille Villeneuve nous entraîne dans la préhistoire. Deux frères dont les parents sont partis à la chasse à l'aurochs doivent se débrouiller pour survivre pendant leur absence. Pendant que Mastok, l'aîné blessé, se la coule douce, Moustik apprend à pêcher et à faire fuir les hyènes. Il acquiert ainsi autonomie et indépendance, ce qui mettra Mastok en colère. Afin de faire peur à son frère, ce dernier se déguisera en loup mais ce tour se retournera contre lui. De véritables loups viendront traquer les frères. Ils trembleront ensemble. Puis les parents reviendront.

Voilà une aventure tout à fait classique et linéaire servie dans un décor permettant de renseigner un peu les jeunes sur la façon de vivre de nos ancêtres très lointains. Chasse, pêche, combat contre les ennemis naturels sont à l'honneur. L'auteure parle aussi de la première danse, du premier fou rire, de la première compote de fruits de l'Histoire du Monde. Cette manière fausse de ramasser l'évolution en une histoire se déroulant sur deux mois m'a agacée, ainsi que le langage télégraphique des personnages. Facile, le procédé. Les illustrations dynamiques nous présentent de petits personnages expressifs habillés à la Fred

Caillou. Elles s'intègrent parfaitement au texte et ne s'écartent en aucun cas de la piste.

Malgré ces réserves, ce petit roman aux nombreuses péripéties bien amenées séduira le jeune lecteur et attisera probablement sa curiosité. Les livres de référence seront là pour rétablir les faits.

Édith Bourget
Artiste multidisciplinaire

Gilles Tibo **NOÉMIE : LA CLÉ DE L'ÉNIGME**

Éd. Québec/Amérique, coll. Bilbo jeunesse, 1997, 176 pages.
[7 ans et plus], 7,95 \$

Tibo nous avait déjà présenté son personnage attachant dans *L'incroyable journée* et *Le secret de Madame Lumbago*, ce dernier ayant remporté le Prix du Gouverneur général en 1996.

Dans *Noémie : la clé de l'énigme*, nous retrouvons notre jeune héroïne de sept ans et demi à la recherche de la signification d'un étrange message : **clé dans l'objet de guerre ouvre coffre par tous chiffres additionnés à la proche caisse**. Elle se retrouve avec son inséparable complice, Madame Lumbago, pour résoudre deux énigmes. D'abord un miroir déformant que l'on oubliera vite, mais également ce message intrigant. Au fil du roman, nous retrouvons nos deux amies mêlées à une drôle d'histoire de richesse cachée dans les murs de la maison. Un véritable trésor... mais en petite monnaie, s'il vous plaît. De l'argent et en abondance surtout. Que de rêveries, mais comment est-il parvenu à cet endroit? On ne se lasse pas de vider les murs et de compter cette fortune. Il faudra même songer à ouvrir un compte dans une caisse populaire, en espérant ne pas avoir à répondre à trop de questions. On prétend que ce sont des économies de plusieurs années, résultat de la vente de bouteilles. Tout au long de l'épisode, on sent bien que Madame Lumbago veut entrer en communication avec Noémie pour des choses plus sérieuses : «Il faudrait qu'on se parle, toi et moi.» (p. 26) À la toute fin, durant une cueillette abondante, Noémie découvre un étrange objet et enfin la fameuse **clé** de



l'énigme. Cela nous amène à une autre découverte beaucoup plus sérieuse, la vérité au sujet de Madame Lumbago. On comprend mieux cette belle complicité. Nous saurons tout dans *Les sept vérités*. (Vous ne pensiez pas que je vous dirais la fin?)

La clarté, la qualité et la limpidité de l'écriture agrémentent la lecture de ce roman. On se laisse envoûter par l'imagination de cette jeune fille qu'on aimerait avoir dans son entourage. Noémie dégage une belle énergie. Les descriptions sont enjouées et abondantes. On y retrouve une belle complicité avec une personne d'une autre génération. Un roman rempli de poésie et abordant aussi des valeurs telles l'amitié, la complicité et la séparation. Les illustrations rendent bien l'atmosphère de l'histoire et les expressions des personnages reflètent les émotions décrites.

J'aimais beaucoup les illustrations tendres et poétiques de Tibo, mais j'avoue maintenant avoir été conquise par son écriture.

Hélène Larouche,
bibliothécaire

Ministère de la Culture et des Communications

Jean-Louis Trudel **FIÈVRES SUR SERENDIB**

Éd. Médiaspaul, coll. Jeunesse-Pop, 1996, 152 pages.
12 ans et plus, 7,95 \$

La série «Les mystères de Serendib» nous apprend à mieux connaître de nouveaux personnages à chaque tome. Le dernier-né de Jean-Louis Trudel, *Fièvres sur Serendib*, met cette fois en vedette Katrina MacDonal, une AgnoSophiste que le lecteur assidu aura déjà rencontrée dans les tomes précédents. Il n'est toutefois pas nécessaire d'avoir lu les autres romans pour s'y retrouver. Non seulement le récit est-il complètement indépendant, mais un bref prologue, livré par les mémoires personnelles de Katrina, permet au nouveau lecteur de se situer.

Après les tribulations politiques, les présages de guerre entre Glogs et Humains et l'arrivée d'un météorite astronef oublié depuis quinze siècles, aujourd'hui, c'est une fièvre mortelle qui menace les habitants de Serendib. Le plus effrayant est que cette



épidémie a débuté après l'atterrissage d'un astronef impérial. Accompagnée du frère Hugo dans un voyage de reconnaissance, Katrina ira de village en village, n'y trouvant que mort et désolation. Jusqu'à ce qu'ils découvrent la trace du vaisseau impérial semant la mort sur sa route, Katrina envisagera tout autant une contamination accidentelle que volontaire... Et si quelqu'un voulait dépeupler une certaine région de Serendib dont l'exploitation, comme par hasard, promettrait d'alléchants profits?

Comme les tomes précédents, *Fièvres sur Serendib* comprend un glossaire pratique, ce qui aide le jeune lecteur à se retrouver dans ce monde créé de toutes pièces et rempli de néologismes. Même si elle est très bien construite, on se demande cependant si la série ne s'essouffle pas un peu. C'est la première fois que les Glogs ne tiennent aucun rôle dans le récit. On ne s'attarde qu'aux colons humains. Si les lecteurs des premiers romans ont autant aimé les Glogs que moi-même, ils risquent de rester sur leur faim. Par contre, on passe d'agréables moments en compagnie de Katrina et du frère Hugo qui discutent sans cesse, rappelant au vieux lecteur que je suis la relation qui liait le logicien monsieur Spock et le bon docteur McCoy de la série *Star Trek*...

Richard Cadot
Journaliste

Jean-Louis Trudel UN ÉTÉ À NIGELLE

Éd. Médiaspaul, coll. Jeunesse-Pop,
1997, 148 pages.
12 ans et plus, 7,95 \$



Pauvre Thibaut! Il n'a pas encore la barbe au menton qu'on le condamne déjà à mort pour meurtre. On l'a retrouvé le couteau à la main, à côté de son frère étendu dans la paille rougie par son sang. Mais Thibaut ne se souvient de rien. Cette accusation de fratricide est-elle fondée? Sébastien, Nathalie et Danny n'en croient rien, et pour cause : toute cette histoire ne s'est jamais passée. L'univers médiéval dans lequel ils évoluent n'est qu'une projection virtuelle, alors que Thibaut est le nom d'emprunt d'Ahmed, un copain dont ils

ont fait la connaissance dans un forum *on line*. Petit problème, même si la version médiévale de Nigelle est artificielle, Ahmed est absolument convaincu d'être Thibaut d'Amilly, fils de noble condamné à être décapité à l'aube. Cette illusion pourrait lui être fatale, car une mort virtuelle peut provoquer un décès bien réel. Que faire pour le sortir de là?

Ses jeunes compagnons ne sont pas à court d'idées. Sébastien propose d'éliminer le bourreau, solution qui se révélera plus compliquée qu'elle ne le laissait supposer, mais qui leur permettra de gagner du temps. Et du temps, ils en ont besoin, car les compagnons doivent rapidement trouver l'origine du problème d'Ahmed. L'a-t-on volontairement emprisonné dans un monde virtuel? Qui aurait intérêt à se débarrasser d'un adolescent, et pourquoi? L'enquête mène Nathalie, Sébastien et Danny jusqu'à Fahrid, le frère d'Ahmed. Fahrid semble étrangement peu préoccupé par le sort de son jeune frère; par contre, il cherche avec acharnement l'emplacement du trésor des Templiers, trésor qui se trouverait peut-être dans une galerie d'art. Les amis d'Ahmed auront fort à faire pour connaître tous les dessous de l'histoire...

Contrairement à ce que la couverture peut laisser croire, *Un été à Nigelle* est une histoire de science-fiction. Le récit est complexe et les personnages fort nombreux. J'ai surtout apprécié le langage riche et tous ces petits détails qui façonnent un (faux) univers médiéval tout à fait crédible, malgré son côté prospect.

Laurine Spohner
Illustratrice

Jean-Louis Trudel UN PRINTEMPS À NIGELLE

Éd. Médiaspaul, coll. Jeunesse-Pop,
1997, 152 pages.
12 ans et plus, 7,95 \$

À treize et quatorze ans, Vincent et Cyrielle ont la chance de traverser l'Atlantique pour aller profiter de l'été à Nigelle, en France, où se trouve une maison dont a hérité leur père. Cette de-



meure était occupée, durant la Seconde Guerre mondiale, par un général de l'armée allemande. Mystérieuse à cause de son passé, elle est convoitée par le fils de ce dernier et par un aventurier en mal de trésor. Après analyse des cambriolages, et quelques déductions plus tard, les ados résolvent, en une journée, une énigme vieille de plus de cinquante ans.

Pardonnez-moi si j'écourte le résumé de ce livre, mais je perdrais trop de lignes à tenter de vous en expliquer les méandres. Car l'auteur s'enfoncé souvent dans des descriptions complètement superflues (j'ai parfois eu l'impression de lire du Balzac mal écrit). Les lieux sont si mal décrits qu'on a peine à s'en tracer une esquisse, histoire de mieux comprendre le récit.

Côté vocabulaire, l'auteur utilise des termes peu courants et abuse d'expressions fastidieuses. «Vincent remplissait d'eau froide un pichet de terre cuite vernissée.» Un pichet de terre cuite vernissée! Imaginez un texte rempli de précisions du genre. Trop lourd. Pour un ado comme pour un adulte.

La Seconde Guerre mondiale occupe une place importante dans le déroulement de ce roman. L'auteur en parle malheureusement comme d'une évidence. Deux ados de treize et quatorze ans qui causent occupation nazie et génocide juif avec leur papa, la pilule est difficile à avaler, mais elle passe.

Sauf que l'auteur mentionne ces éléments au passage en tenant pour acquis qu'à onze ans (c'est l'âge minimum ciblé) la Seconde Guerre mondiale n'a plus de secret. De fait, il met dans la bouche de ses personnages un discours insipide. Moins de deux pages et c'en est fait de l'escroquerie allemande du Troisième Reich et du massacre des milliers de Juifs polonais.

En réduisant son récit à l'essentiel ou en se limitant à une seule intrigue, l'auteur aurait peut-être évité de se perdre dans ses élucubrations et ainsi nous livrer une histoire plus captivante, et surtout plus modeste.

Sophie Legault
Journaliste

John Wilson
LES PRISONNIERS DU CRÉTACÉ

Éd. Héritage, coll. Alli-bi,
1997, 172 pages.
10 à 14 ans, 7,99 \$

Depuis la vague pré-historique soulevée par la tornade du *Parc Jurassique*, certains petits curieux en pincent pour nos racines. Ils bouffent du dinosaure comme d'autres des planches à roulettes, ils dévorent les encyclopédies, ils digèrent les noms latins de nos monstres ancestraux. Ils en viennent à développer une vision personnelle du commencement des temps qui les console de l'insipidité du présent.

Les prisonniers du Crétacé, de John Wilson, géologue de formation et aventurier par nature, est taillé sur mesure pour eux. Et aussi pour les nouveaux lecteurs qui se risquent à lire un premier roman sans en attendre grand-chose hors le sourire de maman. Et aussi aux mamans qui gardent un œil sur les lectures de leur progéniture.

À douze ans, Éric rêve de la préhistoire au point de s'y retrouver – d'une pirouette, l'auteur nous transporte dans le temps – en compagnie de sa petite sœur. Partagé entre l'angoisse d'être perdu à jamais et sa curiosité enfin satisfaite, le paléontologue en herbe est témoin de l'intimité de ces grands animaux d'il y a soixante-dix millions d'années.

Il y aura chasses, confrontations, affrontements sur une Terre inquiétante à l'aube de l'ère glaciaire. Dans leurs difficiles pérégrinations, ces deux prisonniers du Crétacé découvrent aussi que ces géants pondent, couvent, se rassemblent, se déplacent, évoluent. Cette plongée riche en observations pourrait se poursuivre, sans lasser, en de plus nombreuses pages.

L'action est développée dans un style direct, sobre et crédible. Elle nous entraîne dans une aventure au réalisme féérique. Le lecteur risque d'en sortir plus curieux. Curieux de la préhistoire, curieux de lire.

Le récit est suivi d'informations pertinentes sur la faune du Crétacé et incite à dévorer d'autres ouvrages du même auteur.

Michel-Ernest Clément
Libraire

Mary Woodbury
CROQUÉS TOUT ROND

Traduit par Hélène Vachon
Éd. Héritage, coll. Alli-bi,
1997, 256 pages.
10 à 14 ans, 7,99 \$

Une constante ressort de plus en plus de la production en littérature jeunesse : la piètre qualité des romans traduits. La grande majorité des traductions s'inscrit selon un modèle préétabli qui ne présente absolument rien d'innovateur, dont le contenu est plat, inégal et sans surprise. Sommes-nous à ce point victimes de distanciation culturelle pour que l'écart entre ce qui se fait au Québec et ailleurs soit à ce point visible? Le souci de l'originalité du contenu, les hauts standards d'écriture et la qualité des illustrations ne semblent pas faire partie des préoccupations de ces écrivains anglo-saxons. Les histoires sont remplies de stéréotypes, plus particulièrement de celui qui accorde aux jeunes un esprit d'enquête hors du commun. Les héros sont alors propulsés au sommet de la gloire après une élucidation de l'énigme, qui avait bien évidemment échappé aux policiers. Voilà un résumé qui convient parfaitement à ce roman de Mary Woodbury.

Mais je ne crois pas que nos adolescents, puisque ce livre s'adresse à eux, soient très enchantés par le roman. Il y manque sans aucun doute de profondeur, et ce ne sont pas les quelques énigmes du récit qui suffiront à maintenir leur attention. De plus, l'auteure met l'accent sur des descriptions d'objets tout à fait inutiles qui n'influent en rien sur le déroulement de l'histoire. Pas étonnant qu'on ait réussi à en faire un roman de deux cent cinquante pages! Pénible!

Les histoires de ce genre ont fait leur temps et ces auteurs auraient avantage à explorer de nouvelles avenues. Qu'ils osent sortir de leur moule, si confortable soit-il, ou qu'ils prennent conscience de leur enlèvement. Tôt ou tard, ces œuvres ne retiendront plus notre attention.

Catherine Fontaine
Pigiste

RECUEILS

Jacques Bédard
LES RÉCITS
DE MONSIEUR JACQUES

Éd. Marie-France, coll. La Mangeuse de lune,
1996, 136 pages.
9 à 12 ans, 8,95 \$

Au fil des cinq récits fantastiques qui composent ce livre, on retrouve Lucifer, une reine, un savant fou, un fugueur et même des extraterrestres, dans un mélange de styles rafraîchissant allant du traditionnel au contemporain.

J'ai particulièrement apprécié *Pacte avec le diable*, un récit inspiré des contes traditionnels du Québec. Avec simplicité et habileté, l'auteur nous projette dans un Québec où les quêteurs sillonnaient encore les routes pour demander l'aumône. Mais voilà que les Chartier, offrant généreusement le gîte à un de ces quêteurs, ne voient plus que des malheurs s'abattre sur eux. Était-ce vraiment Lucifer? Quelques années plus tard, les nouveaux propriétaires recevront également la visite d'un étrange mendiant à qui ils offriront gentiment le gîte... Aussi fascinant que peu rassurant!

Dans *La transmission des dons*, on découvre une Isabelle Brazeau fraîchement déménagée à Warlockville, un village des plus étranges. Poussée par l'audace et la curiosité, la jeune fille sera récompensée par des découvertes étonnantes. Il s'agit d'un récit intrigant et vivant dans lequel le lecteur ne peut éviter de s'identifier au lourd sentiment de déracinement qui afflige l'héroïne.

Même si la qualité des récits n'est pas constante – *Le pays de la pierre de feu* ressemble à une suite de clichés rassemblés à la hâte –, M. Jacques saura, dans l'ensemble, divertir les amateurs d'histoires fantastiques.

Louis Laroche
Enseignant au primaire